

126 - 1987

MISSION DE FRANCE

Fontenay, le 1^{er} septembre 1987

Chers amis,

Au cours de l'été Jean-Marie Ploux a effectué quelques voyages pour consulter ou solliciter certains d'entre vous afin de constituer la nouvelle Equipe centrale.

Aujourd'hui Jean Rémond et moi-même sommes en mesure de vous faire part de la nomination des membres de cette Equipe centrale qui constitue vous le savez le Conseil Episcopal de la Mission de France :

- Marc et Maryno Bodinier foyer de laïcs liés à la Mission de France depuis des années, qui demeureront à Chambéry mais seront membres à part entière de l'Equipe (à charge pour celle-ci d'adapter son mode de fonctionnement pour leur faciliter cette participation).
- René Caclin qui faisait partie de l'Equipe des B.T.P. sur la région parisienne.
- Emmanuel Dalloz qui faisait partie de l'Equipe hôtellerie sur les deux Savoies.
- Claude Fiori qui était dans l'équipe P.O. de Lyon.
- Dominique Fontaine qui garde en charge la responsabilité du 2^e Cycle de formation.

Sauf Dominique Fontaine dont le mandat se termine normalement dans 2 ans tous sont nommés pour une durée de trois ans.

Gérard Charrier, secrétaire national de l'Association fait aussi partie de l'équipe centrale.

Sachant ou devinant tout ce que cela représente de rupture pour les uns et les autres, je les remercie de leur acceptation et je me réjouis du travail que nous pourrons faire ensemble au service de l'annonce de l'Évangile.

La session de fondation de la nouvelle Equipe centrale aura lieu à Fontenay du 26 au 30 septembre. Jean-Marie Ploux vous fera part de ses premières réflexions dans le Bulletin d'Information qui suivra.

Mais je ne saurai terminer cette lettre sans remercier encore, en votre nom à tous, en mon nom personnel, au nom de Jean et des autres membres du Comité Episcopal, l'Equipe centrale précédente qui nous a aidés à vivre notre commune responsabilité au long des six dernières années.

*Avec ma fidèle amitié, dans
l'espérance !*

J. A. Card Deureban

Une demande de diaconat

J'aime la vie dans sa diversité, son intensité, son foisonnement. Et je l'aime trop pour ne pas détester tout ce qui la blesse, la mutilé ou la tire du côté de la mort. Oui, malgré quelques mauvais coups reçus ici ou là, j'aime passionnément cette vie.

Cette déclaration préliminaire est pour moi une confession de foi préalable indispensable. Car c'est cela d'abord qui m'a séduit dans l'Évangile : un Dieu se révélant foncièrement du côté de la vie. Et dans le même temps, je découvrais grâce à l'Évangile mes propres complicités avec les forces de mort. Surtout, je me sentais invité à passer d'un salut à conquérir à un salut à recevoir ; ça, ce fut ma grande conversion.

Engagement au service de la vie et attachement à Jésus Christ qui en est Source. Mon itinéraire est tissé de ces deux fils ; ce n'est qu'ensemble qu'ils forment une trame. Il y a là, je pense, un clef importante pour comprendre mon histoire (presque 30 ans ! dont je ne reprends ici que quelques flashes !).

● *Déjà tout gosse, le désir d'être médecin « pour sauver les gens ». Vocation fortement valorisée par mes parents qui ont toujours témoigné devant moi d'un grand souci pour le service et la justice.*

● *Puis, adolescent, dans le sillage d'un jeune séminariste de ma paroisse (Palaiseau en Essonne), je pris des responsabilités en catéchèse et en Action Catholique des Enfants. Ce fut le terreau d'où je pouvais mes racines.*

● *Après mon Bac, la décision brutale de renoncer à des études de médecine pour entrer en 1^{er} cycle au Séminaire d'Issy-les-Moulineaux. Un temps surtout de conversion à Jésus Christ et à son Église.*

● *Durant mon « stage », des études débouchant sur le diplôme de Psychologue Praticien. Et grâce aux stages pratiques, la découverte d'un milieu humain et professionnel auquel je suis resté très attaché (particulièrement l'hôpital).*

● *Le choix de partir en coopération (déc. 81 - mars 84) en Côte d'Ivoire dans le secteur de l'Éducation Surveillée, avec l'Association des Volontaires du Progrès (comme « patron de l'école bandits » pour reprendre l'expression savoureuse des Africains).*

● *Enfin, la rencontre avec la Mission de France et après un an de formation systématique, mon premier engagement vécu comme une étape importante vers le ministère presbytéral.*

Car, depuis mon entrée au séminaire (il y a 10 ans), le désir d'être prêtre ne m'a jamais vraiment quitté. Un désir tenace, mais qui restait un peu vague avant de découvrir ce que vivaient des prêtres de la Mission de France. J'ai aimé tout de suite cette liberté de ton, ce sérieux des engagements humains (politiques, professionnels, associatifs...) et ce souffle missionnaire qui dispersait ces prêtres dans mille et une directions, mais les rassemblait pourtant dans une tâche commune : témoigner à ceux qui sont les plus éloignés de l'Église l'amour dont Jésus a aimé les hommes. J'ai été séduit. Je le reste encore, même s'il y a place pour beaucoup de critiques. Pour la première fois, j'eus l'impression que mon désir rencontra un appel.

Au moment de mon premier engagement, mon équipe m'invita .. fraternellement — à mieux préciser ce désir et cet appel. Je m'y suis efforcé ces deux dernières années.

A ce titre, trois lieux ont revêtu une importance particulière.

La formation intellectuelle

Le travail intellectuel ne m'a jamais répugné. Peut-être même peut-on me reprocher quelquefois une trop grande tendance à la théorisation (j'ai encore des progrès à faire pour plus de simplicité...).

Donc, même si, dans la formation, proposée, tout ne m'a pas également nourri et si la cohérence d'ensemble ne m'est peut-être pas assez apparue, j'ai l'impression cependant d'avoir amassé un trésor, certains cours m'ont laissé une impression lumineuse (la christologie avec Doré ; « question de Dieu, question de l'homme » de P. J. Labarrière ; le séminaire de Gagey sur l'annoncé de Jésus Christ : « la Sagesse » avec maître Beauchamp, pour ne citer que les plus importants).

Parce que j'avais déjà l'habitude de l'enseignement universitaire, j'ai moins souffert que les copains d'équipe du type de cours dispensé à la Catho. J'ai apprécié le dialogue avec les responsables de la Formation, rendant possible une certaine personnalisation du cursus. Je rejoins cependant cet avis quasi unanime : il est urgent de mettre en place en systématique, une formation qui tienne vraiment compte de la spécificité d'un futur ministère missionnaire.

Je sens d'ailleurs, en général, la nécessité pour la M.D.F. d'approfondir sa réflexion théologique. Une réflexion qui prenne en compte les objections, les attentes et la situation des hommes d'aujourd'hui ; une réflexion qui dynamise la foi et l'espérance et nous permette d'être audacieux sans tomber dans le « n'importe quoi ».

Ce chantier là, c'est sûr, a besoin d'ouvriers (qui soient qualifiés mais pas trop spécialisés !). Ce chantier peut me passionner. En vue de ce service, je souscris tout à fait à une proposition éventuelle de maîtrise, en Théologie.

Les insertions

(je n'aime pas du tout ce mot là — je n'en ai pas trouvé d'autres).

Je me tiendrai principalement à deux expériences : L'accompagnement de Jérôme et mon travail au Relais. Car ce sont ces deux lieux qui m'ont bâti le plus fortement par rapport au ministère. Rien d'étonnant si ces lieux ont été aussi les lieux les plus investis affectivement durant ma formation.

Jérôme avait dix ans. Il était leucémique. Je l'ai rencontré deux fois par semaine pendant plus de deux ans (chez lui ou à l'hôpital). Un tel accompagnement (avec des moments forts d'espérance et d'abattement) marque profondément. Lorsque Jérôme est mort le 6 juillet, ça m'a fait mal et même très mal. Ça m'a rendu aussi plus humain, c'est-à-dire un peu plus démuni. Aujourd'hui, malgré la douleur, je continue de rendre grâce pour ce qu'a été Jérôme pendant 10 ans et la qualité de notre amitié.

A première vue, mon travail auprès de Jérôme pouvait relever exclusivement du domaine professionnel : instaurer un lieu où puisse se dire l'agressivité, la culpabilité, l'angoisse de mort ; favoriser une appropriation des soins et l'acceptation de nouvelles images du corps, etc... Mais ce fut aussi une aventure spirituelle. Et voilà le paradoxe, Jérôme n'était pas chrétien (ni ses parents). D'autre part ma po-

sition ne me permettait guère ce qu'on appelle communément « évangélisation ». J'ai pourtant l'impression d'avoir vécu authentiquement quelque chose de la mission. Permettre à Jérôme de vivre (aimer, être aimé, faire des projets, espérer...) malgré la souffrance puis la proximité de la mort (qu'il connaissait...) n'était-ce pas nécessairement l'inscrire — et m'inscrire avec lui — dans un itinéraire de foi ? Jérôme me confiait à la fin : « je ne crois pas qu'il y ait quelque chose après la mort, mais si tu y crois, alors je l'espère ». Avant d'être une évidence lumineuse, la foi n'est-elle pas d'abord un scandale surmonté ? N'est-ce pas aussi, pour une part ce que nous célébrons dans l'Eucharistie ? J'ai bien conscience de balbutier, car aujourd'hui encore j'ai du mal à livrer le fond de cette expérience. D'ailleurs, pour en rendre compte, je m'aperçois que j'emprunte tantôt au vocabulaire psychologique et tantôt au vocabulaire religieux ! Mais malgré ce relatif brouillard, j'ai été rendu attentif à deux aspects :

Etre co-acteur et témoin de ce qui dans la vie des hommes se joue comme expérience de libération, de réconciliation et d'amour, voilà une dimension constitutive de la mission. Je suis attiré par cette attitude de l'apôtre « pleurant avec ceux qui pleurent et se réjouissant avec ceux qui sont dans la joie ». Et ce compagnonnage, qui ne nous met au dessus de personne, nous rend plus aptes à être lumière du monde que l'attitude de ceux qui se font appeler « maître ».

En fidélité avec sa vocation, la M.D.F. doit se donner les moyens de risquer, d'aventurer la foi dans le milieu des sciences humaines. Les références de notre monde ne sont plus majoritairement chrétiennes, et c'est vrai spécialement dans le monde « psy » où ce que nous appelons foi, espérance et charité éveille immédiatement le soupçon. Comment aussi, pour des oreilles un peu averties, ne pas entendre l'illusion ou la duperie de certains discours religieux ? Nous, croyants, est-ce que nous nous soumettons suffisamment aux critères de vérification des sciences humaines ? La Mission n'a pas craint, dans son histoire, de relever des défis ambitieux. Elle ne doit pas négliger celui-ci ! L'enjeu selon moi est double. Aider l'Eglise et les croyants à recevoir l'acquis des sciences humaines : on ne peut plus, alors, penser tout à fait de la même façon les rapports de l'homme à la liberté ; à la vérité, à la morale et... à Dieu. Mais il est nécessaire aussi de rappeler que le « savoir psy » ne peut pas dire le tout de l'homme. Il faut aider les « psy » à recevoir la question authentique de l'homme. Ce double « passage », il m'est déjà donné de le réaliser un peu en intervenant depuis 6 ans comme psychologue sur un stage de formation professionnelle pour de futurs directeurs d'équipements socio-culturels (Formation et Démocratie, gérée par le Parti Communiste) et plus récemment en contribuant à la formation des aumôniers psychiatriques avec Philippe Deschamps.

Si une telle perspective de ministère était jugée valable, cela supposerait pour moi la possibilité d'exercer une activité professionnelle. Je ne peux pas actuellement en dire plus. Je regrette seulement d'avoir porté longtemps ces questions dans une certaine solitude. L'équipe de chrétiens en santé mentale, avec qui j'ai eu la chance de partager cette année, m'a beaucoup aidé à renouer avec cette problématique. Il est évident qu'une reprise collective de ce type est indispensable. Il faudra veiller à ce qu'une telle reprise soit toujours possible, et ce, de façon sérieuse.

A la maison de quartier du Relais, dans le XX^e, nous sommes une petite équipe à travailler avec des enfants immigrés en échec scolaire. D'une simple aide aux devoirs, nous sommes passés à un travail incluant les familles, les écoles, les Associations.

Aux mois de novembre et décembre, la population du quartier a été gravement touchée par une série d'incendies criminels (18 morts ; 91 familles à la rue). La qualité de réaction et de mobilisation des enfants du Relais, qui ont perdu plusieurs de leurs camarades dans l'un des sinistres, nous a profondément réjouis. C'est d'ailleurs tout un quartier qui a fait corps pour dire NON au racisme et soutenir les familles victimes qui se sont vu refuser un relogement par la Mairie de Paris ().*

Cette insertion en milieu immigré répond à mon aspiration profonde de solidarité avec les petits, les démunis. Comme avec Jérôme, je participe déjà là à une histoire de salut.

En ce sens, ce n'est pas uniquement mon affaire ! D'où ce souci de faire retentir dans l'Eglise (mon équipe, la M.D.F., la paroisse du quartier...) la souffrance et le combat de ces familles victimes d'abord de la haine raciale, puis d'une politique de ségrégation et d'exclusion.

Le Relais m'a rendu sensible à la dimension « peuple ». C'est ensemble (certains devant et d'autres un peu à la traîne) que nous avançons. J'ai mieux compris ce que pouvait être un pasteur : attentif à chacun et à l'ensemble ; porteur de la mémoire et soucieux de l'objectif à atteindre ; tour à tour provoquant et encourageant ; avec la hantise de l'unité et de l'ouverture. Le pasteur, c'est aussi celui qui donne sa vie pour ses brebis. J'ai aimé être pasteur au Relais... avec des enfants musulmans. Mais le mot pasteur n'est-il pas trop souvent réduit à un responsable de communauté chrétienne déjà constituée ? Ce peuple, ce quartier a tenu une place importante dans ma prière. Souvent, j'ai souffert de ne pouvoir con-

(*) Voir LAC 124, mai-juin 87, page 49.

duire tel ou tel jusqu'à la Source. Je sais aussi combien sont fragiles, parfois, des expériences de conversion ou de « pâques » vécues sans référence à la Parole de Dieu et une communauté célébrante. Mais dans cette insertion il y va pour moi de la fidélité à l'Évangile.

Le Pasteur de tous s'est fait le serviteur de tous. En aspirant à l'ordination diaconale, je veux me laisser configurer au Christ du lavement des pieds. Le diaconat n'est pas selon moi une parenthèse d'un an. Être prêtre ne me dispensera jamais d'honorer cette dimension du service.

Vie Spirituelle et Vie d'Équipe

Ce ne peut pas être un secteur d'activité supplémentaire. C'est le cœur ; là où réellement se fait l'unité, du moins, je le souhaite. Pour en parler, j'évoquerai surtout la session de début d'année sur l'Eucharistie qui fut de grande qualité. J'ai réalisé encore un peu plus que le « mouvement eucharistique » était le mouvement même de la vie chrétienne. Trois thèmes trouvent en moi un écho particulier :

- Devenir nourriture pour le monde. Pour cela, comme le disait l'un d'entre nous, il faut accepter « d'y passer ». Être moulu, filtré au tamis et cuit au feu.
- Faire des passages. Traverser la mort pour un « plus de vie ». Aider des hommes, des femmes, des enfants à entrer dans cette dynamique, c'est une joie que rien ne pourra m'enlever. Célébrer l'Eucharistie, c'est entrer dans le mouvement même du Christ.
- Tout est grâce. C'est Dieu qui est Source. Célébrer l'Eucharistie c'est rendre grâce de ce que tout nous est donné. Pour moi qui fonctionne sur le registre de la maîtrise, célébrer l'Eucharistie c'est sortir de l'enfermement, de l'orgueil et de l'angoisse.

Le désir d'être prêtre, c'est aussi le désir de faire vivre une Église qui puisse signifier cela au monde, parce que je l'ai moi-même vécu, dans l'Église, comme une expérience de salut.

Je conclurai en disant que c'est dans le partage en équipe (au Pressoir et à Vénissieux) que mes expériences ont pris sens, que j'en ai mieux perçu les richesses et les limites. Au sein de ces confrontations, et grâce à ces vérités bonnes à dire mais quelquefois dures à entendre, j'ai pu réaliser quelques conversions.

Je ne songe pas une minute à m'arrêter en si bon chemin. Cette « conversion au ministère » (qui est d'abord accueil et souplesse à l'Esprit de Jésus) se poursuivra durant mon année de diaconat. Mais où ? Il est impossible de le préciser actuellement. J'ai réagi très favorablement à une proposition éventuelle de rejoindre l'Equipe Vénissieux - Lyon centre ; cependant, se trouve un paramètre décisif à intégrer : la possibilité de compléter ma formation de psychologue par l'obtention du diplôme de psycho-pathologie (1 an, incluant cours et stages, correspondant à un bon mi-temps). Des démarches sont actuellement engagées à la fois sur Paris et sur Lyon en vue d'obtenir une inscription pour cette « 5^e année ». De l'avis de l'équipe, des professionnels de l'équipe psy et des responsables de la Formation, il serait très dommageable de ne pas se donner les moyens, dans ce domaine, d'une vraie compétence. De plus, ce diplôme sera rendu très prochainement obligatoire pour travailler dans le secteur de la santé.

Il y a donc au moment de rédiger cette lettre, une incertitude () (pas très facile à vivre) concernant à la fois le lieu et les modalités de mon insertion l'année prochaine.*

De toute façon, il me faudra veiller à délimiter, hiérarchiser et articuler mes différents lieux : maîtrise de théologie, formation professionnelle, vie d'équipe, insertions pastorales éventuelles... Ce ne sera pas une petite affaire !

Ceux qui me connaissent un peu ne seront guère étonnés par cette dernière précision : je reste disponible, dans l'avenir, pour un éventuel départ au Tiers Monde. Goût pour l'exotisme ? peut-être... Mais plus profondément désir de rencontres avec d'autres cultures, volonté aussi de solidarité avec des peuples vivant des situations précaires ou des mutations difficiles.

Et puis, cette curiosité pour ces 1001 visages de l'humanité, ces 1 001 façons de manger, de parler, de penser, de prier. Et Dieu vit que cela était bon.

L'engagement au diaconat, c'est aussi l'engagement au célibat. Le célibat n'est pour moi ni le « fardeau pesant », ni la « perle précieuse ». Il correspond plus banalement à un faisceau d'aspirations, jamais tout à fait pures, forcément. J'écrivais il y a deux ans : tension, souffrance et joie ? En renonçant à ce « je t'aime » et à la rencontre charnelle, j'ai bien conscience de renoncer à une partie de mon être. Mais un tel choix pourtant a du sens, dans la mesure où il n'est

() A l'issue des ordinations (20 juin 1987) Serge fut envoyé à Venissieux, dans l'équipe Mission de France de LYON-VENISSIEUX.*

pas refus de deux réalités humaines fondamentales : l'amour et la fécondité. Le célibat n'est pas renoncement, ni à l'amour ni à la fécondité, mais le choix libre d'en vivre autrement que dans un couple. Et sans doute, chaque « vocation » a besoin de l'autre.

Il y aura certainement des difficultés à traverser. Mais je crois « qu'il est fidèle, l'auteur des promesses ». Au delà de la continence, je pense que c'est surtout la chasteté — ajustement de nos relations à l'esprit de l'Evangile — qui est signe du Royaume aujourd'hui. Le célibat n'est pas ici un « en soi ». Il s'intègre à un projet de vie et de ministère. Je le vivrai avec l'affectivité qui est la mienne : engagements passionnés et multiples, importance des amis, sensibilité vive à la détresse d'autrui, tendance à me négliger un peu moi-même. Je n'ai pas la naïveté de croire qu'il ne s'agit là que de qualités ! mais ils ne constituent pas non plus forcément des obstacles.

C'est moi. Et je commence à m'aimer un peu.

Il y a 10 ans, je rêvais à mille vies possibles. Aujourd'hui, j'ai 28 ans, et pour être quelque part, j'ai dû renoncer à vouloir être partout. Surprise heureuse : ces choix ne m'ont pas mutilé mais construit. Demander le diaconat, c'est aussi encore une fois renoncer à la toute puissance de l'Imaginaire. Accepter d'être ce que je suis ; avec mes limites, mes contradictions, mais aussi ma force et les dons reçus en partage (c'est-à-dire à partager). Mais c'est surtout faire confiance à un Autre. Dieu qui protège celui qui ne se protège pas de Lui.

Après en avoir dialogué avec mon père spirituel, je demande à être ordonné diacre, en vue du presbytérat, le 20 juin 1987.

Je le fais dans la liberté des enfants de Dieu.

Qu'il achève en moi ce qu'il a commencé.

Serge Baqué.

Paris, le 18 mars 1987.

La galère et l'aventure

Jean-Pierre Margier

En cessation d'activité. Il faut commencer par là : le 6 janvier 1986, NORMED m'informe : « Les difficultés économiques auxquelles se trouve confrontée notre Société nous ont amenés à signer avec l'Etat une convention de conversion... Notre Société se trouve liée par le protocole d'accord... L'article 4 prévoit que le congé de conversion sera proposé à des salariés dont l'emploi doit être supprimé... Votre emploi entre dans cette catégorie... »

Je quitte donc l'atelier le 3 juin 1986 « en fin de carrière ». Cadeaux d'amitié de l'atelier, amitié en peine. Trente-cinq tuyauteurs sont déjà partis sur quatre-vingt dix depuis la convention de décembre 84. Je rends les chalumeaux comme on rend le tablier. « Je suis content pour toi », me disent la plupart, comme si j'avais tiré le gros lot avec cette fin de carrière : dans le naufrage collectif de la Navale il y a des « planches de salut », ceux qui ont 53 ans pendant ces deux années auront la planche... jusqu'à la retraite. Et les autres ? Nous étions 6 000 il y a dix ans. Combien sont-ils aujourd'hui ? Dix fois moins... Jusqu'à quand ? La fin d'un monde pour Dubigeon, Dunkerque, La Ciotat, La Seyne. Qui saura ? Qui roulera la pierre pour les métallos de la Navale ? Les industriels et les politiques qui les suivent ou les guident ne s'y sont pas trompés : parmi les premiers congés-conversion, une bonne partie des militants syndicaux sont mis dehors. La Navale s'en est allée, les travailleurs, leurs familles, leurs enfants sont restés sur le quai. « Que nous reste-t-il ? », me dit un camarade exténué qui a pris un commerce ambulancier... Que nous reste-t-il de notre bel avenir social ?

La galère

« Dans l'organisation syndicale, toi le catholique et moi le communiste aurons fait ce bout de chemin ensemble contre l'exploitation des hommes. Mais nul doute que le morceau de vie passé entre les trois murs du chantier te restera gravé en mémoire. On ne partage pas la vie ouvrière, ne serait-ce que quelques années, sans en être marqué » (Journal « La Marseillaise » 9-1-86).

Le décor est ainsi planté. A la question rituelle : qu'est-ce que tu fais maintenant ? les lignés de ce camarade donnent la réponse. Depuis un an et demi vivre la déchirure : celle d'une population sinistrée et inlassablement revenir sur les mailles fragiles de la vie seynoise : reverser à corps et à cœurs perdus ce que j'ai reçu des travailleurs du chantier : entreprise, fondation de la ville. La conscience qu'ils ont toujours eue de leur condition a créé à La Seyne le mouvement, la vie, la forêt. Cette conscience-là vient de loin et pousse loin... Filon d'une humanité qui se nourrit de cette conscience de classe dans un contexte économique inhumain ; conscience qu'un homme seul n'a pas de jambes pour marcher, qu'un homme sans idée est une bête. Dans cette situation douloureuse des métallos seynois, les réactions collectives, syndicales et politiques sont des cris d'hommes que font taire bien difficilement les décibels médiatiques d'une société où le clinquant et la vitrine l'emportent sur les réalités quotidiennes des habitants de notre ville.

« Il n'y a pas de vent favorable à celui qui ne connaît pas son port ». Ce proverbe antique cité par un camarade communiste m'en dit long sur la nécessaire analyse de la situation et les engagements qu'elle m'appelle à entendre et à suivre.

Habitat et cadre de vie

Depuis dix-sept ans dans une cité HLM au cœur d'une ZUP de 4 000 logements... avec l'emploi, l'habitat est devenu un de ces appels. L'amicale CNL de locataires est devenue point de rencontres et d'initiatives collectives : le loyer comme le salaire est examiné de près. En 83, trois places sont disponibles au sein du Conseil d'Administration de l'OPHLM... pour les locataires. J'en occupe une et me retrouve sur le terrain de la vie municipale seynoise. Terrain sillonné et labouré par tous les socs de charrues possibles et imaginables... Le clientélisme politique n'est pas le dernier. Je reste attaché à celui qui m'y a attelé : le mouvement ouvrier des chantiers, et je tire ainsi. La commission de développement social des quartiers a été, me semble-t-il, une initiative intelligente et « généreuse » à sa création en 82. Mais les modes politiques ont changé dans notre région : j'apprends la dureté des intérêts politiques... et le sans répit du refus de la dégradation des conditions d'habitat. Pour vivre debout

et dignement, il faut tout tenir : de son loyer, de son ascenseur, de son chauffage, de son hall d'entrée, de ses espaces verts. Le caillou que je remue avec quelques autres de la Navale ou d'ailleurs dans la ZUP de Berthe a le poids de l'Everest... C'est la galère.

Collectif d'animation

Dans un quartier sensible à tous points de vue... les « métiers de l'homme » s'entrecroisent sans forcément se rencontrer... Les travailleurs sociaux sont nombreux et sillonnent le quartier sous divers pavillons : équipe de prévention spécialisée, centre social culturel, service municipal de la Jeunesse, mission locale, association des familles, etc. L'intérêt d'un collectif d'animation qui assume un peu la globalité de l'action sociale naît peu à peu. Malgré les difficultés économiques de chaque organisme à tenir ses postes, garder le goût de l'initiative commune... Faire de temps à autre la fête ensemble, mettre en commun énergie et initiative... C'est aussi la galère, la gageure, le défi. Huit jours après la décision du Tribunal de Commerce concernant la liquidation de la NORMED, nous avons fait le feu d'artifice de la St Jean (juin 86). Un habitant m'a dit : « Ce n'est pas parce que les parents sont dans la peine qu'il faut priver les enfants de dessert ». Le Carnaval de Berthe depuis sept ans ne règle pas le problème de la Navale... Il peut tisser encore quelques liens humains pour faire face à la situation. L'énergie dépensée par les militants associatifs est sans mesure. C'est un cri de plus face à la réalité bétonnée.

Le pas quotidien

« Le futur s'est aigri aujourd'hui passionnément » (tract syndical 86). Dans ce contexte de crise individuelle et collective, il me faut garder et réapprendre la valeur du pas quotidien : aujourd'hui c'est déjà demain. Etat d'urgence dans lequel aucun effort n'est négligeable pour tenir ce qui est vivant : mutuelle médicale, association de logement jeunes en difficultés, création provisoire de TUC,... en me disant que la vie est pour aujourd'hui... malgré la précarité de demain. Cette précarité exige une grande énergie à tous les militants des organisations de secours. Énergie et lucidité : avec celles et ceux du SPF nous sommes au clair : s'il faut éteindre les feux de la faim, il faut aussi contribuer à la prise de conscience des mécanismes économiques qui la provoquent. L'artisanat social cache bien des hypocrisies, celle en particulier d'aider ceux qui sont dans le besoin et dans le même temps de promouvoir ou soutenir des mécanismes d'endettement implacables.

Après vingt-sept ans de travail au chantier et de disponibilité syndicale, un camarade me disait après son licenciement : « Je n'ai pas le temps pour la haine ». Le temps seulement pour la vie... elle est bien dure : il crée son entreprise d'entretien dans un projet de reconversion ouvert à tous les dangers et toutes les déceptions.

L'aventure

« Ce n'est pas à la façon dont un homme parle de Dieu que je vois s'il a séjourné dans le feu de l'Amour divin... mais c'est à la manière dont il me parle des choses terrestres ».
(S. Weil).

Prendre ainsi le risque de nommer en termes de salut, de vie et de présence de Jésus des situations, des faits provisoires et ambigus et ne pas cesser de se demander : « Ne serait-ce pas le Seigneur ? » Telle est l'aventure que me fait, me semble-t-il, parcourir le ministère expliqué par Paul aux Romains 15/16 donné à l'Eglise qui me l'a transmis par la M.D.F. il y a vingt six ans. C'est l'aventure : prêtre dans la cité des hommes : l'énergie initiale ne demande qu'à être puisée et dépensée sous le mode P.O. Je me permets à ce sujet deux remarques :

La condition ouvrière est un lieu où l'homme et l'Evangile sont en appel, quels qu'en soient les changements ou les mutations qui l'affectent. Si l'appel des hommes était éventuellement insuffisant, Dieu continuerait d'appeler à faire ce « détour » fondamental à la manière de Moïse devant son buisson. Ces détours-là sont des appels. Il faut beaucoup de chaleur pour tordre ou souder un tuyau. Cette chaleur m'a été requise pour rentrer aux chantiers navals et l'événement ne cesse pas de m'éduquer. « On ne partage pas la vie ouvrière sans en être marqué ». Le Dieu de l'Alliance ne s'arrête pas de faire faire ces « détours » fondamentaux.

Il ne peut s'agir, comme certains le pensent, d'une parenthèse que j'ai ouverte en rentrant aux chantiers navals et que je referme en partant en pré-retraite pour reprendre des tâches presbytérales plus calibrées et plus « repérées ». Ministère partageur de la vie quotidienne des travailleurs seynois en rade ou sur le quai : comment ne pas faire pour savoir ? Comment partager sans poursuivre la route, même lorsqu'elle devient difficile et incertaine ? Un frère P.O. du Var me dit « au risque de se perdre » peut-être ? Nous n'en sortons pas indemnes de cette aventure peut-être ? Mais le qui-perd-gagne de l'Evangile est au cœur de ce risque-là.

Le Sacerdoce pour une communion qui est Passion, c'est l'Aventure.

La souffrance au cœur

« J'ai pleuré comme un minot, dit un copain, en quittant le chantier avec mes affaires ». A une dernière Assemblée générale de Travailleurs, un autre copain me glisse à l'oreille : « Et ton Dieu, où est-il ? » Les visages étaient tendus, lassés, tristes. Je crois avoir répondu dans un souffle : « Il est là, chez ceux qui souffrent ».

Quelques militants des Associations du quartier ont partagé 1 tonne 1/2 de viande des surplus de la CEE le jeudi saint 87. L'action a été menée par ceux-là même qui n'ont plus rien à perdre, sinon leur faim. Avec deux ou trois sœurs et frères chrétiens nous étions au clair : jeudi saint était célébré là aussi.

Conscience et lutte de classe pour la justice : langage dépassé ou expression d'une réalité brutale et habituelle ? L'un d'entre nous a écrit dans la LAC : « Petit prêtre pour la liberté »... Puis-je ajouter : prêtre aussi dans des événements écrasants : le chômage collectif et organisé en est un quand il frappe toute une population... La cohabitation difficile dans nos tours de béton infernales en est un autre. Immigration, bouc émissaire aussi.

Comment reverser cela à l'Eglise locale, diocésaine, pour vérification et confirmation ? Fou avec celles et ceux de l'ACE, de la JOC, de l'ACO pour vivre cette aventure. Accompagnateurs prêtres ou laïcs : notre petit nombre dans l'Eglise diocésaine nous rend parfois durs et intransigeants : tétanie de nos nerfs évangéliques... Tellement nos compagnons sont assoiffés de justice, autre nom de Dieu pour les hommes. Parfois nous rions comme Sarah : ce vieux corps peut-il donner encore la vie ? Parfois nous nous mettons en marge, à la périphérie : le centre semble si affairé sur lui-même. Rien à y faire ? La Mission deviendrait-elle caduque ? L'Eglise ne serait-elle plus constituée pour ceux qui n'en sont pas ? Simple club d'initiés ?

Pourtant, dans la vie seynoise, je retrouve toujours des Cyrus, Perses et serviteurs de Dieu : militants de l'homme debout. Je ne choisis pas les compagnons, je marche avec. Certains sont ces Grecs dont nous parle St Jean : les craignant Dieu qui ont toujours besoin de Philippe et André pour voir Jésus. Sœurs et frères de l'Aventure : notre communion est parfois douloureuse, mais nous savons que le ministère de l'Espérance passe toujours par le désespoir surmonté au matin de Pâques : le serviteur n'est pas au-dessus du maître.

L'Eucharistie au défi

« Nous ne pouvons légitimement offrir le pain de l'offrande à Dieu que si nous nous offrons nous-mêmes en nourriture aux hommes. Il faut consentir à être mangé par des hommes du monde entier pour être capable de cohérence avec notre alimentation eucharistique. Il faut être capable de donner sa vie pour ses frères pour être digne de boire à la coupe du Seigneur ».

Au Congrès eucharistique de Lourdes en 81 j'avais noté cette phrase d'un Africain.

L'Eucharistie à laquelle je suis ordonné ne commence donc pas à la porte du Temple ou au pied de l'Autel... et je l'expérimente, imparfaitement mais avec conviction, dans

toutes ces tâches humaines qui s'imposent à moi. Je garde vivante la remarque de l'un d'entre nous : entre l'impossibilité de célébrer l'unité et la nécessité pour tous de recevoir Jésus comme des pauvres et des assoiffés... Il y a toujours des voies et des chemins à trouver. C'est sans doute le défi que nous lance l'invitation eucharistique de Jésus dans toutes nos luttes humaines... Essayer de répondre à ce défi, n'est-ce pas une bonne manière de réaliser la tâche apostolique ?

LE TEMPS DE L'APPRIVOISEMENT

Après la période de l'équipe M.D.F. à La Seyne : nombreuse, solide et sûre d'elle-même, est venu, après son départ, le temps de l'appriovoisement avec mes frères prêtres du Diocèse. Ne pas devenir des étrangers les uns pour les autres. Ne pas nous obliger à « enfilez les pantalons des autres ». Prêtres du secteur de La Seyne, prêtres en classe ouvrière, aumôniers d'Action Catholique, P.O. du diocèse, chercher inlassablement les passages étroits de l'Eucharistie pour les hommes d'aujourd'hui.

LE TEMPS DE L'APAISEMENT

Le Peuple de la porte de nos églises, en ce temps de tourmente humaine, oblige l'écoute, l'accueil catéchuménal... et je m'efforce de rester disponible à l'effort apostolique de l'Eglise locale. Jamais clandestin, « marié avec l'hostie », je ne refuse pas de m'arrêter en chemin pour un baptême, un mariage, un enterrement, essayant avec mes frères prêtres d'imiter Philippe sur la route de Gaza. J'expérimente dans la durée seynoise le trésor dans mon vase d'argile ; ne pas avoir besoin de succès pour vivre et témoigner de l'Evangile, et avec bien des frères, je n'arrive toujours pas à accepter la mauvaise querelle d'un droit canon qui prend le risque de demander d'être en règle pour être pardonné. Ce souci « pastoral », partagé fraternellement avec les prêtres diocésains, dans nos diversités, apaise les incompréhensions et oblige à dépasser les malentendus.

L'ENFOUISSEMENT DES P.O.

... « qui n'intéressent personne », observé par un jeune en formation M.D.F. est une remarque qui est révélatrice des questions que se posent les jeunes générations, mais elle ne me paraît pas satisfaisante. Je continue à penser que l'enfouissement d'un sacerdoce partageur de la condition ouvrière, aussi incertaine que celle d'aujourd'hui, n'est pas sans « intérêt ». Enfouissement et intérêt ne sont-ils pas les deux battements d'un même cœur ? Comment le faire entendre ? Il bat pourtant. L'Evangile de Jésus deviendra bourgeon si je demeure vivant et si je sais encore sourire au Dieu de Sarah.

SACERDOCE « GRAND CHAMP »

Si la condition ouvrière a fait de nous des « militants suspects », nous savons que nous n'avons pas embauché Jésus à notre service. Si les hommes en cours de route nous ont appelés, c'est bien Jésus que nous servons, et ce service-là a embauché du monde avant nous... et il continuera après nous... et parfois même nous pouvons dire : « ceux-là, d'où viennent-ils donc ? » à la manière d'Isaïe 49.

Ce ministère là est bien grand pour risquer de l'étreindre dans des poings fermés. Laïcs, « compétents par la grâce de Dieu », prêtres, religieuses et religieux, ordonnés au service du sacerdoce de Jésus pour les hommes d'aujourd'hui. Toutes et tous intendants du cadeau que Dieu nous fait en Jésus. Dans ce sens, je pense que ce qui se cherche à la M.D.F. dans la co-responsabilité prêtres-laïcs serait à croiser avec tout ce qui se vit par ailleurs dans l'Eglise : Action Catholique Spécialisée et ailleurs.

**

En guise de conclusion... J'ai failli intituler ces quelques lignes : la galère ou l'aventure. C'est bien la galère et l'aventure qui convient. La galère des hommes, c'est l'aventure de Dieu avec eux. Rien de Dieu qui ne soit impliqué dans la vie des hommes et particulièrement ceux qui sont mis à mal par une économie inhumaine... et des intolérances « construites » inacceptables. Les peurs et l'insécurité sont du voyage, encombrantes et douloureuses compagnes. Qu'y faire ? J'essaye seulement de me rappeler que dans la tourmente, en semblant dormir, le Maître me rappelle à l'ordre : « Pourquoi la peur, gens de peu de Foi ? » (Mt 8,20).

(août 1987)

— *Convictions d'un témoin* —

Jean Deries

Bien sûr, j'ai des convictions sur la Mission. Elles sont nées et se sont affermies au cœur d'une histoire déjà longue, avec ses événements propres. Vous êtes jeunes et c'est le présent, l'avenir qui vous intéressent. Aussi je souhaite libérer vos énergies et votre génie nouveau pour ce qui se cherche aujourd'hui. Peut-être est-il bon de prendre appui sur cette expérience et sur ces convictions. Mais ce qu'il importe surtout c'est de nous découvrir serviteurs de la même mission.



J'ai envisagé de développer mon propos sous trois titres :

1. Appel,
2. Les formes de la mission,
3. A la croisée des chemins.

1 - Appel

Oser se dire des choses banales

Je crois qu'il est nécessaire de partir de choses banales : de celles qu'on ne dit pas assez entre nous, prêtres, à l'intérieur de la Mission de France. Il n'y a pas de mission sans missionnaires. N'ayons pas peur de nous dire les bonhommes que nous sommes.

Qui que nous soyons, à l'origine de notre démarche, il y a une grande **soif**. Ce monde est trop peu, s'il n'est pas habité de la présence de Dieu. L'homme n'est pas lui-même s'il n'est partenaire et adorateur de Dieu.

« Tu nous as fait, Seigneur, pour toi, et notre cœur est sans repos jusqu'à ce qu'il repose en toi ».

Cette parole de Saint Augustin dit bien ce qui est au fond de notre démarche. Sans cette soif, il n'y aurait pas de mission.

(*) Jean DERIES a présenté cette réflexion au week-end de la Pentecôte 1987 qui réunissait à Fontenay-sous-Bois 106 personnes dont 86 laïcs.

En nous une soif, mais aussi une **certitude**, née de la découverte de l'Évangile. Il faut bien qu'un jour ou l'autre la voix du Christ nous ait rencontrés et peut-être séduits. Il faut que nous ayons (eu) l'assurance ferme de sa présence, et de l'actualité de sa parole. Il faut que nous ayons goûté dans la lecture des textes sa bienveillance et sa simplicité, son amitié pour les pécheurs.

Sa Parole aussi forte et incisive que douce, comme aucune autre parole, n'a été entendue : Bienheureux les pauvres, les doux, les pacifiques. Mais aussi que votre oui soit oui, et que votre non soit non. Il faut que nous ayons repéré sa confiance donnée à des hommes pourtant complètement incapables d'être, par eux-mêmes, — sans la force de l'Esprit — les témoins qu'il attendait d'eux.

Il faut que nous ayons d'une façon ou d'une autre rejoint son engagement dans le destin de l'homme, découvert en lui Dieu qui se fait serviteur. Il faut que nous ayons médité sur sa passion et sa mort, Accueilli dans sa résurrection ce Dieu qui a partagé et partage notre vie d'homme pour que nous partagions dès à présent et pour l'éternité sa vie de Dieu.

Si nous n'avons pas eu un jour, si nous n'avons pas en nous cette certitude, je ne vois pas comment il y aurait de mission.

Et la troisième chose sur laquelle je n'insiste pas : il n'y aurait pas de missionnaires sans soif, sans certitude, mais aussi sans **générosité**.

Ce sont des choses qui, d'une façon ou d'une autre, vous concernent, sinon vous ne seriez pas là. Il est bon de se les dire ensemble.

Il est bon aussi de se dire ensemble que ça ne suffit pas pour qu'il y ait mission. Tous les chrétiens peuvent, plus ou moins, se reconnaître dans ce portrait, sans forcément être « missionnaires ». Pour qu'il y ait mission, il faut que cette soif, cette certitude et cette générosité nous portent **vers les autres, vers l'autre**. Alors nous découvrons d'autres soifs que celle qui nous habite, d'autres certitudes et notre propre certitude est battue en brèche. Peu à peu, en nous, d'autres regards trouvent accueil et place, et parfois nous connaissons la nuit.

Il faut passer par ces rencontres, et probablement par ces épreuves, pour que s'affine en nous la mission.

Mais ce qui nous met en cause et nous éprouve, cette rencontre, ce combat et cette nuit sont du même ordre « spirituel » que la soif, la certitude et la générosité qui nous ont fait nous lever.

Bernanos dit quelque part : « Attention là-dedans, le spirituel fout le camp ! » (« Là-dedans » ? C'est l'Eglise et tout ce que nous entreprenons...). Si notre Eglise se vide de sa dimension spirituelle, je ne vois plus ce que nous avons à faire ensemble. La mission ne sera jamais une stratégie. Elle ne peut être qu'un débordement d'amour et de vie intérieure.

C'est difficile de parler de cela entre nous. Surtout quand on est un peu vieux. Ça fait un peu rire, comme la pudeur entre époux qui n'osent plus se dire qu'ils se sont aimés follement au temps de leur découverte. Et qui sait si ça ne durerait pas encore. Je conseille aux vieux époux, que nous finissons tous par être, de se redire parfois leur premier amour.

Le choc de l'histoire

Au départ de notre histoire, il y a le bouillonnement culturel, politique, social, dans lequel beaucoup d'entre nous ont pris leur décision de vie : La guerre et l'après-guerre. La Mission de France a vécu là sa naissance. Dans l'immensité du drame qui s'était joué.

Pour ma part, j'ai vivement ressenti à quel point l'Eglise était inapte à l'heure du drame, inapte à comprendre, à choisir, au moment où il en allait de la vie et du destin de l'homme.

Nos yeux s'ouvraient sur l'histoire, l'histoire commune. Pas seulement l'histoire sainte ou l'histoire de l'Eglise. L'histoire de tous. Et pas seulement au passé, après coup. Là sous nos yeux. Au moment où elle sollicite de notre part clairvoyance, jugement, décision, choix.

L'Eglise — à part quelques merveilleuses exceptions — avait massivement — évêques en tête — loupé un tournant, vécu dans l'aveuglement.

Cet aveuglement est-il congénital pour un chrétien ? Sommes-nous tous condamnés à ne voir qu'après coup le mal et l'oppression, tout ce qui abîme l'homme et sa dignité ? Faut-il invariablement et toujours que nous soyons complices ? D'où nous vient cette difficulté de voir, de comprendre, de choisir, d'agir ? N'était-ce pas déjà ce qui expliquait le fossé, le mur qui s'était établi au début de l'ère industrielle entre l'Eglise et la classe ouvrière ?

Il me semble que si on prend un certain recul sur l'histoire de ces 30 ou 40 dernières années, la plupart des attitudes prises par l'Eglise — par la hiérarchie et par les militants chrétiens depuis la guerre — s'expliquent par cette volonté de ne pas loupé tous les tournants de l'histoire par aveuglement.

Sur la route qui va de Jérusalem à Jéricho, nous ne voulons pas être invariablement celui qui passe sans voir l'homme blessé. Prêtre ou lévite, tellement encombré de sa foi qu'il ne peut pas voir le drame sur la route, ou tellement soucieux de ne pas se salir les mains qu'il s'empresse de prendre le trottoir d'en-face.

La MDF a su être prophète en ces temps. Nous avons tous la nostalgie du courage et de la lucidité vécues par notre groupe aux heures sombres de la guerre d'Algérie. Un numéro de la Lettre aux Communautés a fait date, exprimant non seulement nos convictions communes, mais la réflexion morale qui les fondait chrétiennement.

Voilà, me semble-t-il, une grâce d'origine, de vocation : **Ce besoin, ce désir, cette volonté de se situer au niveau de l'histoire.** Cette interrogation, ce regard large pour essayer de comprendre dans le présent l'avenir humain, qui se cherche : le bien de l'homme, la vie de l'homme et des communautés humaines avant toute autre considération d'intérêt de clan ou d'Eglise.

Cherchant à comprendre cette histoire, nous y engageons de façon significative en raison de la Parole qui nous anime.

Je le dis dès l'entrée de ma réflexion : il n'y a pas de lecture de notre cheminement personnel et collectif qui puisse se faire si on fait abstraction des solidarités qui nous relient au temps et au monde. Mais je glisse au passage l'interrogation nécessaire que cette intelligence du temps peut poser : n'est pas prophète qui veut. Ne risquons-nous pas d'avoir la nostalgie du drame ? Je veux dire qu'une certaine fascination des temps passés peut engendrer une lecture inexacte du présent et de ce fait fausser notre engagement dans l'avenir. Je vous laisse sur cette question qui pourrait s'illustrer de nombreux exemples. Cette difficulté ne doit pourtant pas nous faire renoncer à analyser les causes et les mises en causes nécessaires.

Les temps de grâce

Rien ne se fait, sinon enraciné dans un terreau de grâce. Je ne crois pas aux vocations individuelles, déracinées. Au jour de la solitude, bien souvent inéluctable, et pourquoi pas nécessaire et même joyeuse, nous continuons à être les uns par les autres.

Dans la course de la Parole qui se répand comme le feu, de Jérusalem jusqu'aux confins de Rome, il y a ce terreau merveilleux de la rencontre charnelle de Jésus. De ce temps de miracles vécu par 12 hommes pas si matins que ça.

Ce temps d'apprentissage et de culbutes et de questions stupides : « Seigneur, est-ce qu'on ne pourrait pas être à ta droite et à ta gauche dans le Royaume ? » Il y a le choc vécu ensemble de la passion et des trahisons communes. La peur froide. Et la honte d'être chrétiens. Et la honte d'avoir eu honte. Même dans ce qu'il a de tragique, ce temps est un temps de grâce.

Ce qui s'est passé alors est la loi de ce qui sera toujours. L'Évangile n'aurait pas franchi les mers sans cette mémoire. Mémoire de la grâce qui travaille une communauté de foi jusqu'au miracle. Miracles aujourd'hui et pas seulement ceux d'hier.

Lisieux pour nous a été un miracle. 150 jeunes hommes qui grelottent dans leur chambre sans feu mais qui brûlent de l'Évangile pour des temps nouveaux. Sans se soucier assez de ce que cet évangile est aussi lu ailleurs, sous des mitres, par des prélats qui ont la crosse en main. Le miracle de ces saints qui s'appellent Augros, Emeriau, Perrot, qui chevillent en nous l'Église et nous apprennent à lire la vie du Christ jusqu'à la Passion et la Résurrection.

Celui qui a entendu, en plein marasme ecclésial, la parole de Calixte (2) : « **Mon cœur est à Rome** » est paré pour la vie. Il aimera, jusqu'au cœur des plus désespérantes, des plus stupides incompréhensions.

J'évoque le miracle de Lisieux : non pas pour sombrer dans le mythe, mais pour vous dire que notre vocation personnelle et commune s'enracine toujours dans l'émerveillement d'un temps de grâce.

Lisieux n'est pas un mythe. Il y a assez de témoins pour dire ce qu'a été cette époque. Mais c'est une autre démonstration qui m'intéresse. Lisieux n'est pas plus un mythe que ce qui se vit actuellement dans nos régions, dans nos équipes, dans les regroupements que nous connaissons en France ou ailleurs. Taizé n'est pas un mythe. La JOC n'est pas un mythe. J'ai vécu des réunions d'ACO prodigieuses de souffle évangélique.

Pour ceux et celles de Grenoble et de Savoie, je dis qu'il y a autant et plus qu'à Lisieux dans certains moments particulièrement intenses que nous avons vécu ces dernières années, que nous vivons présentement. Les fêtes, le génie des initiatives, l'audace et la générosité des engage-

(2) P. C. Emeriou, professeur à Lisieux et à Limoges.

ments, la profondeur des interventions, la qualité du travail et de la réflexion d'hommes et de femmes qui n'étaient pas nés quand nous faisons nos premières armes.

L'Evangile est là, au jour le jour. Relisez dans **Vin Nouveau** (3) l'intervention de Martine et la réponse de Bernard. Si l'Esprit n'est pas dans cette radicale simplicité, dans ce sommet de l'espoir, dans ce puits de dépouillement et de pauvreté, alors ne le cherchez nulle part. Il est là le temps de grâce.

Laissez-moi vous dire que les temps évangéliques ne sont pas des temps de repos. Chaque fois que les apôtres ont commencé à se sentir bien dans leur groupe, il a fallu en sortir. Deux par deux d'abord... Sortir de leurs ornières mentales : « Arrière, satan ». Sortir de leur certitude : « Avant que le coq n'ait chanté, tu m'auras trahi ». Sortir de leur sécurité de groupe. Sortir de leur détresse même qui est à la mesure des illusions de stabilité et de réussite avec lesquelles ils ont confondu la foi en Jésus-Christ.

Au-delà de l'absence, la trouille du Cénacle, mais la Pentecôte, il faudra encore que Corneille survienne et tous les animaux impurs de la création pour que Pierre sorte et épouse avec Paul les dimensions du monde et de l'histoire.

Notre groupe, tous nos groupes, sont trop petits. Que survienne le 13^e apôtre pour ouvrir sur le large. Le Christ est celui qui vient.

Vocation personnelle - vocation commune

Le prophétisme s'enracine dans la conscience d'un appel. Notre parcours s'enracine-là. Là surtout et premièrement.

Il y a en nous cette espèce de certitude folle qui a marqué tous les prophètes : « Dès le sein de ta mère, je t'ai choisi !. En tout cas, pour nous prêtres à qui était demandé un engagement total clairement signifié par le célibat, il a fallu que nous nous prononcions. Sans la conviction que cette parole prophétique nous concernait, nous n'aurions pas pris la mer.

Et la mer prise, l'aventure de la mission reste un tête à tête avec l'ange de Jacob, dans lequel sont engagés tout notre patrimoine génétique et toute notre liberté. Tout notre désir et

(3) Vin Nouveau n° 45, janvier 1985.

toute notre lassitude. Tous nos désirs, les appels de notre corps et de notre sensibilité, autant que l'insatisfaction de notre âme.

Dans le jour ou dans la nuit, nous ne pouvons lâcher prise que si l'ange nous bénit. Et dans notre joie d'être le partenaire de Dieu dans la lutte, nous ne nous étonnons pas d'avoir été blessés et de marcher toujours un peu en boitant de la hanche.

Si j'insiste sur cette vocation et cette vocation personnelle, c'est qu'il n'y aurait pas de Mission sans elle. Quelle passionnante et rare découverte, quand il nous est donné de rejoindre cet élan, dans la profondeur de la conscience et de l'histoire personnelle de ceux qui ont partagé la route commune. Quelle maturation au jour le jour, quel humus chrétien, quelle chair, quelle âme chrétienne (derrière) chaque membre de nos équipes. Quelle méditation sur les hommes, sur les jours et sur Dieu.

(J'aime mettre en valeur notre « conversation ». Je crois qu'une des grandes dimensions de la mission c'est celle de nos échanges. Même dans l'humour, ils peuvent avoir cette profondeur. Ce n'est jamais un dû. Toujours une grâce).

Il n'y aurait pas non plus de mission sans le sens d'une vocation commune, celle « d'annoncer aux païens l'impénétrable richesse du Christ ».

Si nous n'avions pas nourri ensemble l'absolue certitude de cet appel, nous aurions cent fois calé. Nous serions devenu un ordre religieux pour rassurer les évêques. Nous aurions abandonné le travail pour répondre à l'attente des chrétiens. Nous serions restés sur les lieux d'efficacité plutôt que de vivre les jachères de la patience géologique. Nous aurions calé devant la rudesse de garder notre pas dans le pas des pauvres. Aujourd'hui, pour être plus sûrs de tenir fidèlement, nous nous crispions sur le passé plutôt que d'affronter les inconnus déconcertants.

Pas de règle. Sinon l'Évangile lu, reconnu, découvert en équipe. Voilà ce qui nous a permis de tenir dans l'appel. Et s'il a fallu parfois plier devant les oukases, notre cœur ne s'inclinait pas et nous cherchions les fenêtres entre-ouvertes quand les portes nous étaient fermées.

J'ai voulu prendre le temps de cette évocation première : pas de mission sans le sens de l'appel chevillé à l'âme. C'est ce qui fait notre lien et nos perspectives communes. Plus que jamais nécessaires là où nous en sommes. C'est ce qui permet de tenir, seul au besoin, au poste de solitude. Responsable pour notre compte, pour notre part — personnellement —, pour ce qui est de nous, de la Parole de Dieu. Là notre joie, là notre prière, là le sel de nos jours.

Si nous n'avions pas cette guerba chargée d'eau fraîche, la route serait trop rude. Car la vie de la mission a aussi à voir avec l'aridité du désert.

*
**

2 - Les formes de la Mission

Eh bien, nous sommes partis. Je dois maintenant évoquer la Mission dans ses différentes formes.

Vous connaissez les Actes des Apôtres. La forme de la Mission semble fixée pour l'éternité : annoncer l'Evangile, baptiser, organiser la communauté. Depuis Jérusalem, jusqu'au bout de la terre.

Nous avons ici tout ce qui fait la mission, tout son programme. Il paraît se réaliser de façon miraculeuse dans les temps apostoliques. C'est celui qui a fait l'Europe et l'Amérique chrétienne. Celui qui a failli faire la Chine chrétienne dès le 8^e siècle, puis au 13^e et au 17^e siècles. Et jusqu'au 19^e siècle avec le Père Lebbe. Et depuis 150 ans, l'Afrique.

Pourtant, ça n'a pas été aussi simple que cela peut le paraître : Déjà aux temps apostoliques, il y a eu du tiraillement dans le groupe des apôtres et dans la première Eglise. Les judaisants et la fureur de Paul : « Allez vous faire châtrer pendant que vous y êtes ». Les replis sécuritaires, les tentations philosophiques. Sans parler de l'affrontement avec les pouvoirs publics, les ruptures qu'engendre le refus de s'associer aux gestes sociaux de la religion officielle.

Par la suite, il faut imaginer l'incroyable travail des missionnaires. Quelle foi, bien sûr ; mais aussi quelle compétence, quel génie spirituel pour porter et traduire les textes bibliques jusqu'aux fins fonds des pays slaves et de l'Europe du Nord. Quelle intériorisation de l'esprit des peuples, quelle intensité de présence, quel amour peu commun. Il a fallu durer. Cela ne s'est pas fait tout seul. Ni en un jour.

Et quand on pense aux schismes. Ce que nous appelons les « hérésies » (les nestoriens, les monophysites, les donatistes, les pélagiens...). C'étaient des gens qui voulaient comprendre parce qu'ils aimaient. Ce n'étaient pas d'abord des hérésies, mais prières et méditations sur le mystère du Christ dans leur culture et leur intelligence d'hommes.

Et puis ces deux jésuites du XVI^e siècle, à la suite de François-Xavier, Nobili et Ricci, qui proposent, l'un aux Chinois, l'autre aux hindous, de devenir chrétiens sans s'exiler de ce qui fait leur humanité propre de chinois et d'hindous. 150 ans après, l'Eglise de Rome va condamner cette démarche. Pourtant, elle en avait reconnu le bien-fondé :

« Ne mettez aucun zèle... pour convaincre les peuples de changer leurs rites, leurs coutumes et leurs mœurs, à moins qu'ils ne soient évidemment contraires à la religion et à la morale. Quoi de plus absurde que de transporter chez les chinois, la France, l'Espagne, l'Italie ou quelque autre pays d'Europe. N'introduisez pas chez eux nos pays, mais notre foi ».

(Instruction de 1659)

Mission catéchuménale

Annoncer, baptiser, organiser des communautés. Cette perspective catéchuménale était bien aussi la nôtre. Avec aussi le sens de cette complexité : Nous découvrons que l'Evangile du Christ s'adressait à un homme nouveau, né païen, baignant dans une nouvelle culture. Nous pensions nécessaire de « passer aux barbares » selon l'expression d'un évêque d'alors, Monseigneur Chapoullie (de la même façon que l'Evangile avait passé de l'univers gréco-latin à celui des peuples de l'Est et du Nord de l'Europe).

Par choix évangélique, nous avons l'ambition de faire en sorte que la foi chrétienne devienne homogène, intérieure au peuple des pauvres, à son histoire, à ses luttes, au mouvement ouvrier. Ce que cherchaient les prêtres ouvriers était devenu typique de ce qui se cherchait ailleurs. En paroisse, mais aussi en d'autres secteurs économiques ou culturels (rural, scientifique) : faire en sorte **que la foi soit proposée aux hommes dans leur conscience, dans leur liberté, dans leur histoire et leur projet.**

Cette mission catéchuménale, je l'ai vécue à Toulouse. Depuis 1954, Rome interdisait le ministère de prêtre ouvrier. Tout en gardant le désir d'un engagement total dans la condition ouvrière, ce temps de paroisse ne m'a pas paru un temps d'attente par rapport à la Mission. C'était un temps de merveilleuse vérité évangélique.

Ce que j'en retiens, c'est la force de la communion entre nous, laïcs et prêtres. C'était la foi qui donnait du sel, qui éclairait tout ce que nous vivions au jour le jour. Les responsabilités étaient partagées.

C'était aussi un temps de présence à tout le quartier. Prêtres, Eglise, pour tous. Paix et bienveillance proposée à tous. Un temps d'accueil où chacun peut trouver sa place, pas forcément militante, pas forcément pratiquante, selon ce qu'il est, son petit degré de foi, dans la communion chrétienne.

Mais le quartier ne pouvait être notre seul horizon. Par l'équipe et la M.D.F., par les mouvements d'A.C., nous nous référons plus largement à Toulouse, à l'enjeu ouvrier, à son mouvement, à l'attente d'une nouvelle étape du travail des prêtres.

Avec la MDF nous étions provoqués à ne pas nous réduire. Jamais la mission ne se fait si on n'est pas **ouvert à plus** que le petit monde où l'on est. La guerre d'Algérie qui nous touchait dans nos copains, à Alger ou ailleurs, nous obligeait à prendre position ici. Ce n'est pas seulement quelques journaux qui dénonçaient la torture : nous la connaissions par les confessionnaux (quelle admirable époque, celle où les chrétiens se confessaient !). La France peut-elle perdre son âme et l'Eglise se taire ? Nous vivions notre solidarité à la dimension de l'histoire, le jour où des policiers débarquaient dans le presbytère et fouillaient, accroupis, le derrière en l'air, le nez dans nos placards.

Si je garde une conviction née de cette époque, c'est que la présence, l'accueil, la dimension institutionnelle de l'Eglise est importante, autant que sa dimension sacramentelle. **Tout doit être engagé dans la mission** et pas seulement un élément, fut-il très important.

Nous avons connu cette grâce d'une « mission catéchuménale », sans nous perdre dans des problèmes de curés ou de sacristie. Pourquoi ne pas poursuivre simplement sur cette lancée ? Dans un pays comme le nôtre fallait-il chercher d'autres formes de mission ?

Mission dans la solidarité historique : le ministère des prêtres ouvriers

L'arrêt des prêtres ouvriers avait laissé la question ouverte : non seulement proposer l'Evangile aux ouvriers, comme on peut le faire depuis une paroisse, mais le vivre avec eux, à l'intérieur de leurs conditions de vie, de leur conscience, de leur espérance. Ce que vivent déjà les militants ouvriers chrétiens, le vivre avec eux et comme eux, parce qu'avec tous et comme tous.

Ne pas voir le monde et l'histoire à partir de l'Eglise, ni seulement comme aumônier, mais à partir d'une conscience commune, telle qu'elle s'affirme dans une condition de salarié, condition de dépendance et de précarité.

Prier notre foi dans cette condition et avec des frères de travail. Revendiquer ensemble dignité et égalité de chance, droit au pouvoir et au progrès. Vivre la foi dans une conscience ouvrière et non malgré elle. Dans nos responsabilités ouvrières et non pas en dehors d'elles. Dans nos projets et notre espérance d'un monde de justice et de fraternité. Dans notre engagement et dans la lutte qu'il faut bien soutenir pour cela. Voilà ce qui motive nos vies de chrétiens et de prêtres dans la classe ouvrière.

Mais sommes-nous vraiment prêtres en cela ? Les militants laïcs de l'A.C.O. n'ont-ils pas compétence pour un tel engagement, pour un tel témoignage ? Ne sommes-nous pas perdus pour le ministère qui nous a été confié ? Grave question toujours reprise. Nous avons au contraire la même conscience d'être prêtres, là, et d'accomplir notre ministère.

Cette conviction a devancé l'explication. Honnêtement, elle la devance encore. Les chrétiens nous demandent d'être des aumôniers, et les théologiens nous avertissent qu'on ne peut être prêtres de façon autonome et sans peuple. On nous attend donc au tournant : faites des chrétiens, rassemblez-les pour vous montrer enfin prêtres (Les laïcs s'imaginent souvent trop vite que ce débat théologique est une question de curés qui fait date parce que l'Eglise est appelée ailleurs, et que le temps est venu de leur propre responsabilité...). Nous croyons au contraire être une parole vraie et considérable qui s'adresse au monde et à l'Eglise et se développe en plusieurs directions.

Notre peuple est dehors. Nous sommes prêtres pour ceux qui ne se reconnaissent pas chrétiens. A faire sauter tous les indicateurs d'exactitude théologique des spécialistes les plus autorisés (4).

L'Eglise n'est pas l'Eglise quand elle n'est que l'Eglise. Jusqu'à la Parousie elle est incomplète et bancal, boiteuse, en attente de tous ceux et celles qui ne se reconnaissent pas rassemblés par la Parole qu'elle porte. Nous inscrivons dans la vie de l'Eglise cette incomplétude,

(4) Il semble que cette donnée de base du ministère missionnaire ne soit pas aperçue par Hervé Legrand, qui par ailleurs équilibre bien le rôle respectif des laïcs et des prêtres dans la vie de l'Eglise.

Cf. Hervé Legrand *La réalisation de l'Eglise en un lieu*. in *Initiation à la Pratique de la Théologie*.

par notre ministère même, par tout son potentiel de grâce sacramentel et de rassemblement inemployé.

Nous sommes des guetteurs. Fonctionnellement ouverts au Christ qui vient. Et vous en êtes devenus vous-mêmes boiteux et ouverts, vous les laïcs. Ne dites pas, « Prêtres ou pas, ce n'est pas notre problème car nous avons tous la même responsabilité ». Nous avons reçu avec vous les fruits de cette vocation, sinon vous ne seriez pas là : cette grâce de la blessure et de l'attente. Notre ministère est entre vos mains et pas seulement dans les nôtres.

Pour paraphraser Saint Augustin : **Oui, avec vous nous sommes chrétiens, mais c'est pour d'autres que nous sommes prêtres.** C'est d'ailleurs la meilleure façon d'être chrétien avec vous, prêtre avec vous et pour vous.

Le fruit d'un tel ministère, c'est l'appel à une autre ecclésiologie, une autre façon de vivre l'Eglise et de la situer dans l'histoire. C'est une autre façon de vivre l'Esprit qui nous parle en venant d'ailleurs. C'est une autre façon d'entendre la Parole et de vivre la Foi qui est en marche dans l'attente d'une intelligence constamment renouvelée par des expériences, par des existences pas encore venues au monde.

Mais c'est aussi vivre l'Eglise en solidarité de destin avec les marges et les pauvres. En compromission avec la recherche de la justice.

Vécu là, il faut que l'amour chrétien fasse pâlir de honte les réconciliations trop faciles et les minauderies de salon. Notre monde est un monde de heurts qui ne disparaissent pas quand on se voile la face ou quand on nie les problèmes. Affronter avec honneur l'adversaire peut être Parole de Dieu. La passion de la justice ne peut désertir la terre.

J'ai évoqué les enjeux difficiles dès le départ. Nous ne sommes pas sans questions. Celle de l'intelligence historique, et je n'y reviens pas. Ce n'est pas si simple d'analyser pourquoi plafonne aujourd'hui l'espérance ouvrière.

En tout cas, notre débat ou notre combat de chrétiens n'est pas à sens unique : contre les patrons une fois pour toute. C'est bien plus complexe. Notre exigence se retourne contre nous-mêmes et nos aveuglements si nous répétons à l'infini nos ritournelles en langue de bois. Nos organisations ont droit à notre indépendance d'esprit. Elles l'attendent, c'est le meilleur signe de notre solidarité. Mais ce n'est pas si simple de casser les complicités, pas plus ici qu'ailleurs et en d'autres cercles, fussent-ils catholiques. Comment éveiller nos propres camarades qui cherchent les raccourcis pour la tranquillité. Comment les écouter aussi dans leur patience : est-ce une lâche résignation de ne pas vouloir soulever un poids quand on n'a pas le levier ?

Mais en tout cela, comment ne pas garder l'espérance de devenir frères, et pas seulement camarades, de recevoir ensemble la parole de liberté qui vient du Christ, de bénir ensemble la source, et d'espérer le terme, en Dieu, de nos travaux et de nos amitiés, de notre confiance et de nos combats. Vivement, là aussi, une conversation chrétienne qui naisse d'une communauté.

Peut-être ai-je laissé apercevoir que je ne vis pas l'engagement ouvrier comme une fausse route sans issue, après le temps de grâce d'une mission de type catéchuménale.

Il fallait que la mission s'engage là, car là est née une parole plus exigeante pour l'Eglise, plus parlante pour le monde.

La communauté chrétienne, sûre de son Christ, doit **encore le recevoir** en étant à l'écoute de l'Esprit qui travaille en dehors d'elle. En particulier chez les pauvres. Dans son désintéressement, le service de l'homme et de sa réussite est le premier signe de l'amour débordant de Dieu.

Il ne s'agit pas d'arrêter la Parole à ce service et de confondre libération et libération mais, si ce désintéressement n'est pas manifesté, nous ne servirons plus la Gloire du Dieu vivant qui veut que l'homme vive, nous travaillerons, pâlement et à reculons, à la seule survie d'une Eglise en déclin.

Communauté chrétienne en pays d'Islam

Beaucoup d'autres que moi seraient mieux placés pour parler de la Mission en pays d'Islam. Mais, au fond, c'est aussi une bonne chose d'essayer de dire quelque chose de ce que des frères et des sœurs chrétiens vivent loin de nous. Ça oblige à les rejoindre de quelque manière dans leur contexte, à les écouter, à les comprendre. A dire comment ils nous rejoignent et, peut-être, s'ils nous déconcertent.

En Algérie, en Tunisie, au Maroc, quelques chrétiens qui étaient là pendant la période coloniale, et même antérieurement par leur famille, sont restés. D'autres sont arrivés depuis, pour une période plus ou moins longue, pour la réalisation de contrats de travail. Beaucoup viennent de pays socialistes : Pologne, Allemagne de l'Est... au Maghreb, les prêtres, les religieuses sont encore nombreux. Plus qu'il n'est nécessaire pour le service de la seule communauté chrétienne. Et pour ce petit nombre de chrétiens, plusieurs évêques signifient bien par leur présence qu'une Eglise locale de plein exercice subsiste dans ce pays d'Islam (Je ne parle pas ici de l'Egypte où l'Eglise copte est enracinée depuis les temps apostoliques).

Quelle est la mission de cette Eglise ? Survivre ? Subsister... ? Peut-elle espérer communiquer sa foi en Jésus-Christ aux peuples qui, aujourd'hui, l'accueillent ? Doit-elle annoncer l'Evangile, baptiser, organiser de nouvelles communautés de croyants à partir de ces hommes et de ces femmes marqués par une autre histoire, une autre culture, mais aussi habitués communautairement par une autre foi ?

Cette « mission catéchuménale » paraît hors de question au Maghreb. Les laïcs et les prêtres, les religieuses, les évêques, vivent leur foi. Ils en témoignent sans faiblesse. Mais spontanément ils respectent la foi islamique de ces peuples et se refusent au « prosélytisme ».

Il n'est pas question de faire ici un exposé théologique sur les questions qui se posent dans un tel contexte : l'Eglise renonce-t-elle au salut de ces peuples qui refusent de reconnaître Jésus-Christ comme Dieu ? Doit-elle penser que ce salut passe par leur fidélité à leur propre chemin islamique ? Alors Jésus-Christ ne serait pas l'unique chemin de la rencontre de Dieu ???

Ce qui importe c'est de constater que des hommes et des femmes qui vivent et prient leur foi en Jésus-Christ dans un tel contexte sont conduits à vivre autrement la mission que sous forme catéchuménale.

Un chemin commun se cherche où ni l'une ni l'autre des deux communautés ne renonce à être ce qu'elle est et à témoigner de la vérité qu'elle porte. Mais où chacune devrait reconnaître et recevoir la part de vérité que porte l'autre ?

Il suffit de traverser ce pays pour voir à quel point la foi de l'Islam interpelle la foi d'un chrétien. L'appel du Muezzin et le geste collectif du jeûne nous rappellent la présence et la transcendance de ce Dieu qui nous est commun. Ils nous remettent en attitude d'adoration. D'autres gestes, vécus dans la vie quotidienne — et déjà sur les chantiers de France — des gestes de fraternité, d'hospitalité, de dignité, nous rejoignent sur le chemin de l'Evangile. Comment nier qu'il y ait là un chemin de l'Esprit dont témoigne aussi la profondeur des mystiques musulmans.

Dans ce contexte, l'Eglise relit l'Evangile et découvre que Jésus lui-même admire la foi qui s'exprime en dehors du Peuple d'Israël. Au fond, c'est toute la pratique de Jésus, sa façon d'agir, de regarder les hommes, de les mettre en présence du Royaume de Dieu et de les servir, qui inspire le témoignage et l'action des chrétiens.

D'où un engagement résolu, non seulement au service de l'avenir de ces peuples et de leur réussite historique, mais aussi une attention à ceux qui sont toujours un peu les laissés-pour-compte dans les grands mouvements de l'histoire. **Un service de la réussite commune de notre vocation humaine.**

Pour l'Eglise, là-bas, Dieu rejoint chacun là où il se trouve et fera l'histoire de notre salut à travers nos rencontres et notre témoignage réciproque.

Même si c'est très insuffisant, j'hésite à en dire davantage. Il me semble que ce que nous vivons comme prêtres ouvriers nous rend particulièrement réceptifs à ce qui se vit là-bas : « l'Esprit souffle où il veut ». Nous ne nous comprenons nous-mêmes que parce que nous savons qu'il est au travail en dehors de l'Eglise. Comme les frères de là-bas, nous nous rappelons que le service désintéressé de l'homme est le premier témoignage que nous ayons à donner de l'amour de Dieu et de la réalisation de son Royaume.

Puisque j'ai eu la chance de visiter ces pays, je vais jouer les audacieux ou les naïfs en vous disant deux interrogations que je me suis faites au retour et qui ont probablement quelque chose à voir avec mes convictions sur la mission :

- La première, c'est sur nous-mêmes, Eglise chrétienne : Voilà 2 000 ans que nous méditons sur l'événement de Jésus-Christ. De Concile en Concile, nous avons fait l'inventaire de tous les passages obligés de l'expression de notre foi : Incarnation, Résurrection, Jésus vrai Dieu-vrai homme, Dieu un et trinité...

N'est-il pas possible de rejoindre Jésus de façon simplement existentielle, d'être son disciple du 1^{er} jour ? Sûr d'être appelé à bien des sorties de nous-mêmes, à bien des conversions. Mais pas trop vite. Quand le temps viendra.

Faut-il toujours que la grande sœur Eglise, qui sait tant de choses, oblige le bonhomme qui s'adresse à Jésus à chausser ses lunettes ? Nous serions si heureux de découvrir par nous-mêmes le bien fondé de ses précisions dogmatiques. Faut-il les réciter avant d'en avoir éprouvé l'urgence ?

Alors, dans cette rencontre très existentielle du Christ, est-ce du prosélytisme de proposer l'ami qu'on aime ? Et n'est-ce pas par là aussi qu'a le droit de commencer un chemin chrétien avec quiconque ?

- La 2^e interrogation est celle de la pertinence humaine de nos fois respectives. Dieu sait les erreurs, les fautes commises par l'Eglise au nom du Christianisme, et nous ne pouvons les oublier (N'est-ce pas en partie parce qu'elle n'avait pas encore repéré la place du monde, de l'autre, du pas-encore, du Christ qui vient, dans sa propre foi ? Nous serions alors aujourd'hui à un moment décisif de l'histoire de la foi ; avec les conséquences pratiques qui en découlent...).

Mais ces erreurs reconnues, faut-il renoncer à penser qu'il y a dans la foi chrétienne une pertinence particulière, une sorte de complicité intérieure prodigieuse avec le destin, avec le désir, avec le secret désir de l'homme ?

Dieu qui vient à la rencontre de l'homme, en se faisant homme pour nous faire entrer dans sa vie.

Le cœur, le point zéro, le point focal de la foi chrétienne ne fait pas nombre avec les autres fois, pas plus que zéro fait nombre avec les autres nombres.

Passer par Jésus c'est le point zéro où passent tous les rayons de nos lumières diverses. Pour se concentrer jusqu'au nul de la mort et s'épanouir à l'infini de Dieu.

Rien de ce qui est humain ne nous est étranger, parce que rien d'humain n'est étranger au Christ de la Pentecôte. Rien, fut-ce la foi en Dieu de Mahomet. Tout ce qui est de l'homme, tout ce qui est de la création et de l'histoire, tout ce qui n'est pas encore découvert et qui adviendra, tout nous intéresse dans la foi en Jésus-Christ.

Mais aussi Jésus, Dieu vulnérable, avec son cœur d'homme, son désir, sa souffrance et sa mort, est au plus proche, intérieur à toute expérience humaine.

N'y a-t-il pas une liberté qui en découle, une solidarité, un amour, une manière d'être qui intéresse tout homme ?

Je ne renonce pas facilement à la pertinence du Christianisme pour la réussite de ce monde, et je refuse de me laisser enfermer dans le passé de l'Eglise. J'en appelle à l'Evangile et à la liberté de l'Esprit.

La Mission, aujourd'hui et demain

Aujourd'hui...

Il faudrait que des amis d'Amérique latine nous expriment quelle forme de la mission ils ont été conduits à découvrir et à vivre ici-bas. Et aussi ceux de l'Afrique noire..

Par contre, c'est à vous, en divers lieux d'Eglise, qu'il appartiendra de préciser celle qui, actuellement, se cherche en France : vous en êtes les témoins et les acteurs.

A l'évidence, on peut déjà en souligner quelques caractères :

La mission, aujourd'hui, est appelée à se multiplier, parce qu'elle concerne les laïcs d'une façon nouvelle, indispensable et très égalitaire.

Vous vous référez à l'Eglise d'une façon plus tranquille que celle qui a été la nôtre. L'Eglise n'a pas, aujourd'hui, ce caractère de puissance qu'elle a eu. Elle ne pèse pas sur les jeunes avec l'autorité d'un père dont il faut se débarrasser, ou avec l'omniprésence d'une mère abusive. Plutôt que de la critiquer, les générations qui montent s'appuient sur elle, parce que c'est leur force intérieure.

Ceux que nous connaissons fondent volontiers des regroupements chrétiens qui expriment la foi et la prière et leur fraternité. Ils ont le désir de célébration et de vie sacramentelle.

Par leur compétence, ils sont engagés dans la vie commune, mais ils ont aussi d'autres points d'insertion plus larges, qui ne sont pas nécessairement identiques aux nôtres...

Ils ont le sens de la pertinence humaine de la foi chrétienne, de sa pertinence spirituelle. Ils souhaitent donc la dire et la proposer. Ils ne craignent pas de se mouiller dans des lieux ou des rôles d'affirmation publique comme les aumôneries.

J'ai déjà dit combien, vu de Grenoble, ils sont déjà au cœur d'une communion de grâce.

Est-ce que les différentes convictions, glanées au cours de notre parcours, ont quelque chose à voir avec ce qui se cherche aujourd'hui ?

3 - Croisée des chemins

Nous sommes à la croisée des chemins.

D'abord, parce que nous sommes très divers. Beaucoup plus qu'aux premiers temps de la Mission (de France). Dispersés dans des réalités humaines très différentes, sur quatre continents, nous mesurons mieux, qu'ici et là, notre fidélité au Christ sera marquée par cette diversité.

Les laïcs qui prennent leurs responsabilités dans l'Eglise, les jeunes générations témoins de sensibilités nouvelles, les femmes qui s'affirment de plus en plus dans leurs capacités, tout nous conduit à reconnaître la diversité de ceux qui vivent la mission de l'Eglise.

Mais la Mission (de France) a toujours reconnu la nécessité d'une croisée des chemins. Nos regards ne s'additionnent pas. Pas plus qu'ils ne s'annulent. Ils se complètent, ils s'interro-

gent, ils se corrigent l'un l'autre dans l'approfondissement de notre foi en Jésus-Christ. Pour aller de l'avant, nous avons besoin les uns des autres.

Cela relève de la nature de l'Eglise, dont la communion seule identifie la foi. Cela relève aussi de l'activité « conciliaire » de l'Eglise. Celle des évêques qui, réunis autour du Pape, sont les témoins privilégiés et les artisans de cette communion. A des titres divers, prêtres et laïcs, nous sommes relatifs à cette capacité conciliaire du collège apostolique.

Nous sommes aussi à la croisée des chemins parce que, aujourd'hui, nous identifions mieux les paradoxes nécessaires. Nous devons tenir ensemble les dimensions complémentaires de la mission de l'Eglise.

Je veux en relever trois :

Mission et pastorale

Nous serions fous, les uns et les autres, de ne pas nous soucier de la vie de l'Eglise. Si la mission est un débordement de l'amour chrétien, encore faut-il que cet amour soit vécu dans une communion pleinement ressourcée dans la vie du Christ. Dans l'Eglise qui témoigne, réfléchit, exprime, explique sa foi. Dans la tradition au sens le plus fort du terme. Là sont nos racines, là est notre sève.

Que ce « souci de toutes les Eglises » ne soit pas vécu de la même façon par tous, quoi de plus évident. Mais si audacieuse que soit notre démarche, nous ne pouvons pas aller bêtement, le nez au vent, avec notre idée de la mission alors que tout, autour de nous, s'effondrerait. Que deviendra la mission, si les gens « de bonne volonté » désertent l'Eglise, ou si, ne comprenant rien à notre démarche, n'y retrouvant rien du sel chrétien, ils se confinent dans des groupes ou une optique purement spirituels.

La MDF, marge et institution

La MDF, dans la mission de l'Eglise, représente une initiative de l'Esprit qui a une grande originalité. C'est une institution aux marges. Ou c'est la reconnaissance des marges à l'intérieur de l'institution.

Je pense qu'il faut y penser au moment où nous travaillons de façon plus organique avec des laïcs.

Nous sommes parmi les seuls à parler collectivement, et jusque dans une prétention théologique, un ministère apostolique sacerdotal référé prioritairement aux peuples non chrétiens. Même si ce ministère devient d'année en année plus minoritaire dans notre groupe, c'est une dynamique et une dynamite pour l'Eglise. Le bien de tous.

Par ce ministère, l'Eglise s'affirme institutionnellement, structurellement, fondamentalement, concernée par la non-Eglise.

Ce fait joue dans notre relation aux évêques et, d'une façon générale, à la dimension d'autorité que nous reconnaissons à la hiérarchie. La mission ne peut se vivre de façon indépendante sans perdre sa signification. Nous engageons la responsabilité de l'Eglise, celle qui se vit de façon « ordinaire » dans sa vie interne. Mais, par la mission, elle est engagée ailleurs.

Là aussi, un paradoxe ou un équilibre fragile à tenir. Nous sommes solidaires de gens, de mondes, de collectivités qui ne sont pas l'Eglise. Nous ne pouvons dépendre d'une autorité dans tous nos actes sans fausser la nature de cette activité et de cette solidarité.

La mission suppose notre liberté si elle veut concerner ceux et celles auxquels elle s'adresse. C'est comme pour la soudure autogène : il faut l'arc de la communion. Mais celui-ci ne se produit que dans la mesure où sont respectées la différence et la distance des pôles.

Communion et dynamisme propre du missionnaire : l'apôtre Paul ne se comprendrait pas sans ce paradoxe.

Une théologie de la Pentecôte

Ce n'est pas en quelques phrases qu'on peut exprimer la nécessité et le bien fondé d'une théologie de la Pentecôte.

Il y a un inachevé dans le mystère du Christ. Tout n'est pas accompli par sa résurrection et son ascension. Il faut qu'il s'achève dans le temps et dans l'histoire, jusqu'à son retour. Et cet achèvement est confié à la responsabilité des hommes, à la foi des générations et des peuples. C'est le temps de l'Eglise qui est inauguré à la Pentecôte.

Les Actes des Apôtres manifestent cette liberté des apôtres qui ne se contentent pas de faire comme Jésus. Ils prennent leurs responsabilités : « Nous et le Saint Esprit, nous avons décidé... »

Jésus les a préparé à une compréhension plus profonde et plus vaste de sa parole : « L'Esprit vous ouvrira à la vérité toute entière... »

Jésus, dans la rigueur de son incarnation, a été comme tout homme, un homme particulier. Son mystère doit s'étendre au monde par la médiation des hommes. Et c'est pourquoi nous ne pouvons seulement « faire comme Jésus ».

Pour entrer dans le mouvement de la Pentecôte, il faut reconnaître que nous sommes autres : différents du Christ, autres par notre conscience, par notre langue, par notre culture. Et c'est cela même notre mission : assumer, avec l'Esprit du Fils, ces humanités nouvelles.

« Jésus n'est pas tout le monde à la fois. Il n'absorbe pas tout le monde. Il laisse aux autres. Il a laissé à Saint Louis de montrer ce que c'est qu'un grand roi de France. Il a laissé à Jeanne d'Arc... » Peguy. in Descartes. Pleiade. 1476.

Nous avons à traduire le Notre Père. Dans tous les sens du terme. Et non à le répéter à l'infini dans la forme, dans la langue qui a été celle du Fils de Dieu. Nous saisissons-là combien nous sommes différents des musulmans. Le Coran a été écrit au ciel, et il faut en répéter les termes. Tel n'est pas le fait chrétien.

Cela ouvre sur beaucoup d'inédit. Cela fonde le principe que le passé n'est jamais, en christianisme, la règle de l'avenir. Cela disqualifie tous les arguments théologiques de répétition et de normes tirés du seul héritage : ce qui s'est fait. Ce que le Christ a fait. Sans se faire d'illusion sur les délais, cela ouvre des perspectives toutes autres sur le ministère dont on peut imaginer qu'il sera, un jour, confié à des gens mariés et, pourquoi pas, à des femmes.

Mais cette audace et ce risque qui ressortent de l'Esprit de Pentecôte, est nécessairement en dialectique avec la prudence des sages et des pasteurs. La critique et le discernement sont aussi des fruits de l'Esprit.

A nous d'affiner spirituellement nos audaces pour qu'elles deviennent nécessaires à l'Eglise au nom, justement, de sa fidélité.

7 juin 1987.

Quais de gare

Jean-Claude Bonnaud.

J'ai pris en horreur les quais de gare, soit qu'ils me fassent quitter ceux que j'aime, soit qu'ils m'amènent à d'autres. Ainsi sont-ils devenus signe de contradiction, départ et arrivée. Jamais l'un sans l'autre. Pas d'espérance qui ne soit teintée de mélancolie. Ainsi la valise que l'on boucle sans arrêt pour l'ouvrir ailleurs.

Je ne suis pas né P.O., sinon ma mère au moins s'en serait aperçue au passage. Ouvrier avant de devenir prêtre, amoureux avant que d'être invité au célibat, rien apparemment ne me destinait à... Mais David derrière les bêtes de son troupeau. Allez savoir d'où vient le vent et où il va ?

Comme curé j'ai tout fait. Forcément le St Esprit s'en était mêlé ! Vicaire de paroisse, aumônier de mouvements, des enfants, des jeunes, des adultes, des personnes âgées, des paumés et des célibataires, des qui auraient bien voulu et des qui ne pouvaient pas, des petits larcins et des grandes saloperies, des vivants et des morts.

Avec tous ces gens là, ces femmes, ces hommes, ces enfants, j'ai vécu heureux, j'ai même pensé que je savais des choses sur la mission.

Et puis on m'a proposé d'animer avec d'autres un année de formation, de recyclage de prêtres. La diversité des expériences pastorales a relativisé mon savoir.

Enfin mon évêque a bien voulu m'envoyer au travail dans les Bâtiments Travaux Publics (B.T.P.). J'y ai perdu tout ce que je savais, au moins ce qui m'en restait, enfin ce que je croyais encore savoir.

Cet article de Jean-Claude Bonnaud paraîtra également dans la Revue de la Mission Ouvrière : « La Foi d'un Peuple », au début de 1988.

J'ai appris à devenir un homme des BTP, de chantier en chantier, de SONACOTRA en cantonnement, de caravaning en hôtel. Jamais nul part, venant d'ailleurs.

Ici, le temps d'un pont ; là pour une centrale nucléaire. Presque sous l'eau pour un syphon au passage d'un canal, sous terre dans le métro.

Ce que j'ai appris du métier, maçon coffreur, appris avec mes mains, avec ma tête, tout mon corps en garde les traces. Et encore je n'a pas eu d'accident. Tous les vieux compagnons connaissent les mêmes douleurs, les mêmes lenteurs pour certains gestes, les mêmes essoufflements à devoir regrimper à l'échelle, les reins cassés à tirer la règle sur le béton.

Brûlés au soleil de l'été, détrempés par les pluies du printemps ou de l'automne, pétrifiés par le gel, cinglés par le vent, pour vivre en même temps heureux d'une bise qui rafraîchit, d'un froid qui assainit l'air, d'une pluie qui répare les gerçures d'un sol assoiffé, d'un rayon de soleil qui troue les nuages, c'est toujours l'ambivalence des quais de gare !

Mais qu'est-ce que je sais du temps qu'il fait ici alors que j'arrive ? Rien, je n'avance que par mes ignorances et que pour vivre différemment, j'apprends de ceux de coin à lire les signes du ciel.

De la région parisienne aux confins du Bordelais, de Lyon à l'Ain, de Marseille à Fos et dans le coin la Provence à construire. Il y a plus longtemps de Dunkerque à Oran.

Un temps j'ai songé apprendre à parler la langue de mes camarades de travail. Mais j'ai rencontré tellement de nationalités que j'ai reculé devant la tâche. J'ai appris à dire bonjour et merci, quelquefois un peu plus, en Arabe, en Turc, en Espagnol, en Portugais, en Italien, en Malgache, en Yougoslave, j'oublie dès que je ne vis plus avec un représentant de ces divers pays et cultures.

Alors je ne parle que le Français de Paris qui détonne à Lyon, semble pointu à Marseille, fait rire à Bordeaux et paraît pédant à Belley. Qu'y puis-je si je suis devenu un étranger partout ?

Envahisseur momentané, souvent plus payé que les « locaux », homme ayant laissé sa famille, nous sommes étrangers. Nous débarquons tous, comme ceux dont d'abord on se méfie, qui troublent l'ordre habituel, voire les mœurs. Je tiens de l'un d'entre nous vivant en cantonnement au bord de la Seine : « Qui nous connaît ? les commerçants du quartier et les putains du bois de Vincennes ». Dans le Blayais au début quelques coups de fusil d'intimidation ont essayé d'éloigner « l'étranger ».

Ceci est vrai pour tous les camarades de travail et pour ceux de l'équipe. En effet nous sommes une équipe de prêtres au service des BTP. Le choix des grands chantiers si possible et le déplacement avec les boîtes là où elles nous envoient. Nous avons aussi voulu devenir travailleurs émigrés dans d'autres pays. Ainsi 3 d'entre nous sont partis au Maroc, en Egypte, en Algérie. Toujours nous avons gardé le rythme d'une rencontre par mois pour ceux travaillant en France. Pour les autres au gré de leurs congés, soit 3 ou 4 fois par an. Cette équipe, elle est notre famille et notre église, notre havre de paix et de ressourcement. Le lieu où l'on peut tout dire, assuré d'être écouté.

Quant à la vie dans les organisations ouvrières, une misère minée par le temps. La durée d'un chantier c'est trop court, même si cela n'a pas empêché quelques grandes luttes sur de gros chantiers. Te souviens-tu, Philippe, de nos chassés-croisés au piquet de grève avec pour salut « les aveugles voient, les boiteux marchent ». Et vous, camarades, bataillant un jour de pluie pour obtenir les intempéries, vous rappelez-vous notre colère à nous entendre dire par un directeur administratif. « Enfin, messieurs, les vaches ont bien couché dehors cette nuit ».

Heureusement qu'elles existent, ces organisations que sont nos syndicats malgré toutes leurs lacunes et leurs imperfections ; sans eux, toute la classe ouvrière serait impitoyablement laminée, broyée. N'est-ce pas cela qu'on entend actuellement jusque dans les C.E. ? « Vous comprenez bien, messieurs, que vu la conjoncture actuelle, nous devons dégraisser nos effectifs ». Les vieux engins, on peut au moins les revendre à la ferraille. De nous il n'y a plus rien à tirer. Dégraisser ! Nous ne sommes que les taches de nos entreprises. Et nous qui avons changé sans cesse de lieu de travail ou de boîte pour être présents où l'on construit !

Quand il m'arrive de vivre davantage en sédentaire comme ces temps-ci à Marseille, je m'ennuie un peu.

Je découvre mieux que nous sommes devenus des nomades. Tantôt ici, tantôt ailleurs. La transhumance nous fait d'abord des hommes de recherche. Qu'allons-nous trouver ici des hommes, de Dieu ? Qui sont ces hommes et qui est Dieu ?

Qui est Dieu ? Celui du Portugais diffère sensiblement du Dieu italien, celui du musulman écorche joyeusement le Dieu espagnol, le témoin de Jehova bouscule tout le monde de ces certitudes, c'est Babylone et je suis en exil.

Aussi nous voilà invités à exister dans une église sans frontière. Au delà des diocèses et des pays. Au delà des systèmes idéologiques et des croyances. Du Caire à Fos-sur-Mer, d'El Ajadida aux bords de Seine, de Damiette à Culoz, d'Annecy à Montpellier, de la Belgique à Roissy-en-France, de Tiaret aux Ardennes, quelle est notre nationalité et quelle est notre foi ?

Nous voilà redevenus des chercheurs de Dieu. Et comme pour la plupart de nos camarades français, c'est une question sans intérêt, pourquoi persistons-nous à vivre là ? Car c'est bien la question d'une partie de l'église. Pas de sacrement, pas de lien évident avec l'église, pas de territoire comme point d'attache, vous ne servez à rien.

Servir à rien ! serions-nous devenus plus proches de l'évangile qui nous invite à méditer : « Quand vous aurez tout fait ce que vous avez à faire, dites-vous : nous sommes des serviteurs inutiles ». Si seulement c'était vrai !

Qu'est-ce que l'efficacité du ministère mesurée à l'aune de notre système métrique ou aux critères de notre société de profits ?

Quelle a été de son vivant l'efficacité du Père de Foucauld ou de Thérèse de Lisieux ? Et l'église pourtant l'a proclamée patronne des missions.

N'y a-t-il pas des signes universels qui nous invitent à marcher dans le même sens. D'aller ensemble vers un but ? Peut-être quelqu'un. « Viens et vois ».

Le respect des personnes, l'amitié partagée, la famille, le non racisme, la lutte pour exister debout, ne sont-ils pas des mots de prophètes tout au long de la Bible ? N'est-ce pas le cri des Hébreux sous les fouets des chefs de corvée qui monte jusqu'à Yahvé au point qu'il s'engage lui-même dans le combat de libération de son peuple ?

L'Amour universel, ou du moins qui s'essaye à l'être dans l'humilité du quotidien, n'est-il pas signe que « Dieu a visité son peuple » ? « Si vous ne croyez mes paroles, croyez au moins les actes ». « Dites à Jean : les aveugles voient, les boiteux marchent... et les pauvres sont évangélisés ».

Ne sont-ils pas un peu évangélisés, ces pauvres, quand ils découvrent que l'église a envoyé pour eux des prêtres ? Rien que pour eux, comme les anges aux bergers de Bethléem. Envoyés à ceux qui ne comptent pas, que notre société méprise, ignore, en même temps qu'elle crée des conditions inhumaines de leur existence.

Parce que nous partageons avec eux le quotidien de leur vie devenu le nôtre, nous disons par là que Dieu les aime et tient leur vie pour importante. Voilà la Bonne Nouvelle. Dieu vous aime, Dieu nous aime.

Ça y est, je me suis laissé aller au voyage de l'Amour. Voilà encore un train que j'emprunte sans parfois m'en rendre compte. Je vous laisse. Je suis arrivé pour aujourd'hui. Ma valise à la main, le quai m'attend au sortir du wagon. Un quai pour quel embarquement ? Quelqu'un m'attend ? Qui ?

Aumonier en hôpital psychiatrique *

Philippe Deschamps

Bien souvent, il m'est arrivé de constater l'étonnement d'un interlocuteur lorsque je lui disais que j'étais, à plein temps, aumônier d'un hôpital psychiatrique. Les questions qu'il me posait alors révélaient une totale méconnaissance de ce milieu et aussi d'un ministère sacerdotal au service des malades qui y sont soignés.

A l'entendre, en effet (j'ai honte de l'écrire), il semblait que la personne atteinte de maladie mentale était blessée dans son esprit au point de n'être plus tout à fait humaine et d'être incapable de vie spirituelle ; alors, la présence d'un prêtre en un tel endroit, à temps continu, était-elle justifiée ?

Il est vrai que la maladie mentale, la peur qu'elle suscite en ceux qui en entendent parler, bloque toute réflexion et tout jugement objectifs ; seuls ceux qui se sentent concernés par ses méfaits en des personnes connues d'eux acceptent de s'y intéresser.

Passionné par ce qu'il m'a été donné de vivre en psychiatrie comme aumônier, pendant ces onze dernières années, j'aimerais dire ici combien ce ministère, dans les aspects très divers qu'il comporte, est dans le droit fil de l'Évangile et peut être enrichissant pour celui qui l'exerce. Je serais très heureux si ces pages pouvaient aussi contribuer à susciter une nouvelle attitude à l'égard des personnes atteintes de maladie mentale et un autre jugement sur ceux qui, travaillant à leur service, s'acharment à rendre leur vie plus humaine.

(*) C'est avec l'aimable autorisation de la Direction des « Etudes » que nous publions cet article paru dans son numéro d'avril 1987. Nous signalons qu'en décembre 1986, elle avait déjà publié deux articles sur la psychiatrie. Leur lecture permet de mieux comprendre le milieu hospitalier.

L'aumônier d'hôpital et son image

Nommé, il y a vingt ans, aumônier d'un hôpital général parisien, avant d'être envoyé dans un hôpital psychiatrique (1), j'ai été très surpris de constater que ce service était perçu dans l'Eglise comme un ministère de second ordre. Et pourtant, les évangélistes nous parlent à tout instant des malades et de l'attention de Jésus à leur égard. De tout temps, l'Eglise, à sa suite, s'en est préoccupée. Or ce ministère auprès des malades semblait réservé à des prêtres dont l'activité était réduite par l'âge ou l'infirmité, ou bien qui avaient connu des difficultés relationnelles dans un poste précédent (2). De plus, une part très importante du travail de ces prêtres était consacrée à l'assistance sacramentelle aux mourants, dont l'essentiel était l'administration de l'Extrême-Onction, même dans l'inconscience, voire dans l'heure qui suivait le décès.

L'aumônier, qui aurait dû être témoin de la vie, était, avec sa soutane noire au milieu des blouses blanches de ceux qui œuvrent pour la vie, **l'homme de la mort**. Son passage était facilement signe de mort prochaine ou récente. Maints exemples pourraient illustrer cet état d'esprit.

Par bonheur, vingt ans après, les choses ont bien changé. Tout d'abord, la vie et la fonction de l'hôpital se sont modifiées : les conditions plus

(1) On l'appelle aussi « centre hospitalier spécialisé »... dont on ne précise pas la spécialité ! Serait-elle innommable dans notre société ?

(2) Cela m'a valu d'un confrère, à qui j'annonçais ma nomination, à 45 ans, à l'Hôtel-Dieu de Paris, cette réaction apitoyée et interrogative : « Mon pauvre vieux ! Après quel avatar ? »

humaines de l'hospitalisation, l'évolution et les progrès de la médecine ont ouvert les portes de l'hôpital à une clientèle qui jusque-là ne le fréquentait pas ; ils ont aussi modifié les rapports interpersonnels au sein de l'établissement. De ce fait, l'image de celui-ci s'est améliorée et celle de l'aumônier s'est aussi modifiée dans le milieu ecclésial. De plus, au sein de l'Eglise, le concile Vatican II a fait évoluer le ministère sacerdotal et les rapports « Eglise-Monde », et, en conséquence, il en a été de même pour la pastorale sacramentelle. Il faut noter aussi l'intérêt porté par la hiérarchie de l'Eglise de France aux problèmes et au monde de la Santé (3).

Pour le ministère difficile d'aumônier d'hôpital psychiatrique, on a pris conscience de la nécessité d'une formation particulière. S'il est un lieu où l'adage « Pas de nomination sans formation » se vérifie, c'est bien celui-ci. La formation mise sur pied par l'organisme « Chrétiens en Santé mentale » dans la région parisienne comprend en plus d'une initiation aux sciences humaines et d'une réflexion avec des praticiens engagés dans divers secteurs auprès de marginaux, délinquants, drogués, enfants abandonnés, malades mentaux, etc., un travail de connaissance plus approfondie de soi-même et de ce qui est en jeu dans une relation, avec l'aide de psychanalystes. Cela permet de se situer avec justesse dans des relations difficiles, pour le bien de celui qu'on

(3) Trois années de suite, l'ensemble du corps épiscopal français, en son Assemblée générale de Lourdes, a réfléchi aux problèmes et au monde de la Santé. Le livre publié par la Commission sociale de l'Episcopat, *La Santé : enjeux humains, approches chrétiennes* (Centurion, 1984), rend compte de ces travaux.

rencontre et sans courir soi-même le risque de perdre pied. De ministre du culte, distributeur de sacrements et surtout des « derniers », l'aumônier d'hôpital, mieux inséré à sa juste place dans l'institution hospitalière, est devenu celui qui, témoin de l'amitié de Jésus-Christ, accompagne à ce titre les malades tout au long de leur pénible parcours.

Au cœur d'une amitié que crée vite la connaissance mutuelle, dans cette situation particulière qu'est l'hospitalisation, l'aumônier, respectueux du cheminement de chacun, peut proposer à ceux qui le souhaitent la lumière de la Parole de Dieu sur les questions fondamentales qu'ils sont amenés à se poser et la force des sacrements pour « vivre vraiment » à travers les épreuves et jusqu'au bout. Il devient l'homme de la vie, d'une vie vécue plus pleinement, même au cœur de la souffrance, selon le paradoxe des Béatitudes.

En ce qui concerne les aumôniers des hôpitaux psychiatriques, il reste encore un long chemin à faire pour que la nécessité évangélique et l'intérêt de leur ministère soient bien reconnus. Cela tient au discrédit qui pèse dans la société sur les personnes atteintes par une maladie mentale, ainsi que sur la psychiatrie et tous ceux qui œuvrent en ce domaine.

La personne malade mentale, le psychiatre et leur image

Dans les dernières décennies, une conversion de mentalité et de comportement s'est faite à l'égard des handicapés **physiques**. Nous nous en réjouissons. Certes, il reste encore bien des pro-

grès à réaliser pour qu'ils soient traités avec justice ; néanmoins, ils ont un peu plus qu'auparavant droit de cité. En faveur des **handicapés mentaux**, grâce aux efforts, parmi d'autres, de Jean Vanier ou de Marie-Hélène Matthieu, avec « Foi et Lumière », quelque chose commence à bouger pour aller dans le même sens. Mais pour les **malades mentaux**, presque tout est à faire pour qu'à leur égard une attitude profondément humaine de compréhension, de tolérance, remplace la peur, le mépris et l'exclusion dont ils sont victimes. Avec eux, l'acceptation de la différence est plus difficile qu'avec d'autres malades, parce que ces souffrants-là nous renvoient à nos propres fragilités, pour ne pas dire à notre propre folie. Nous préférons les tenir à distance. Un psychiatre, lassé des résistances qu'il éprouvait dans ses efforts contre la ségrégation des malades mentaux et leur enfermement, me disait : « A nous, il manque un Abbé Pierre pour défendre leur cause ».

Le fait de pouvoir parler d'eux de façon positive et bienveillante est un pas vers un changement d'esprit qui s'impose, dans la société et dans l'Eglise. Celle-ci restera handicapée elle-même tant que les handicapés et les malades de toute sorte n'auront pas leur juste place dans sa vie et dans ses soucis.

Les médias, qui épousent la mentalité commune par solution de facilité et de complaisance pour leur clientèle, font un amalgame souvent malhonnête entre violence et maladie mentale. Ils renforcent ainsi le sentiment de peur panique à l'égard des malades mentaux. Ces réactions font réclamer leur mise à part, leur exclusion. Si un méfait est commis par un malade qu'on a laissé sortir de l'hôpital psychiatrique, le psychiatre,

bouc émissaire, en sera rendu responsable. Inversement, la même semaine, la presse pourra charger ce psychiatre ou un autre du péché d'internement abusif pour un autre malade. On ne verra dans le comportement du malade qu'un échec de la thérapeutique psychiatrique, sans penser qu'il y a eu aussi parfois échec d'une certaine forme de vie en société.

L'attitude de rejet qui pèse sur les personnes malades mentales est tellement forte qu'elle rejait sur les lieux où elles sont soignées et sur ceux qui, délégués de la société, essaient de leur permettre de mieux vivre. Ce qui est proprement odieux. Les psychiatres, parce qu'ils ont affaire à la folie ou, plus simplement, parce qu'ils connaissent quelque chose des profondeurs, habituellement voilées, de l'homme, font peur. Qu'un psychiatre se présente comme tel dans une réunion et l'on se méfie de lui, pensant tout de suite que, comme un voyeur, il va déceler ce qui est caché en nous.

Il est rare que les médias révèlent la difficulté du travail quotidien des psychiatres hospitaliers et des soignants. Les conditions de leur travail sont très pénibles. La maladie mentale est souvent maladie de la relation. Les soignants assument cette relations faussée que nous ne supportons pas. En réalité, nous nous déchargeons sur eux d'une part de responsabilité qui nous incombe au titre de la simple solidarité humaine et, pour certains, à celui de la charité chrétienne, soit au niveau de la prévention, soit à celui de la réinsertion.

La re-création d'un tissu relationnel convivial, une meilleure tolérance à l'égard de ceux qui paraissent un peu « différents » éviteraient à certains d'échapper par le délire et la folie à une

situation invivable, ou d'y retomber après une amélioration de leur santé. Pour la réinsertion dans la vie sociale et dans le monde du travail, il est regrettable de constater que le « casier mental », pourrait-on dire, est plus discriminant et « rejetant » que le « casier judiciaire ».

Ces propos peuvent apparaître à première vue comme digression par rapport à notre sujet. Il est indispensable, cependant, d'en passer là pour comprendre le contexte et l'ampleur du travail d'un aumônier en psychiatrie, mais aussi, d'abord, par respect pour les malades et pour tous ceux qui travaillent en « milieu psy ».

Le ministère en hôpital psychiatrique

Etre aumônier d'hôpital aujourd'hui, c'est d'abord être **membre d'une équipe d'aumônerie** ; aumônerie diversifiée : prêtres, religieuses, laïcs, hommes et femmes d'âges différents. Cette diversité est une richesse pour chacun des membres mais aussi pour les malades et leur famille. Elle donne, mieux que ne le ferait un prêtre seul, le sens d'un travail d'Eglise au sein de l'hôpital. Si j'ai parlé, et parlerai encore, de l'aumônier, c'est par simplification.

Celui qui « entre en psychiatrie » (comme on dit « entrer en religion ») découvre un **monde nouveau** qui lui semble tout d'abord **étrange** et **étranger**. **Etrange** par la présence des personnes atteintes de maladie mentale, parfois très difficiles à comprendre, et dont il faudra décrypter le langage. Dans un premier temps, certains d'entre eux peuvent faire peur. On est alors tenté de les

fuir ou de les classer comme « anormaux ». Tout change et on s'adapte mieux quand on perçoit ce qui est premier, au-delà d'un comportement ou d'un langage étonnant, c'est **une souffrance très grande**. Le délire, la maladie sont comme une tentative d'échapper à cette souffrance invivable. Peu à peu, après une longue et patiente écoute et une certaine durée dans le compagnonnage, on « s'indigénise »... en partie tout au moins, comme me le faisait remarquer un patient, après réflexion : « Vous, Monsieur Deschamps, vous n'êtes pas un vrai malade mental, vous êtes l'aumônier ». N'empêche qu'il percevait entre nous quelques points communs !

Monde étranger aussi ! Les modes de rencontre de l'homme dans la psychiatrie et dans l'Eglise sont bien différents. On ne se situe pas au même niveau: il y aurait beaucoup à dire sur cette différence et d'autres aussi, que l'on sent bien lorsqu'on « entre en psychiatrie ». Ici, on tient compte des profondeurs de l'inconscient. Elles font partie de l'être, sont source de ses désirs et de ses angoisses et expliquent bien des symptômes.

Il y a beaucoup à apprendre ici, pour les gens d'Eglise ; certaines attitudes, entre autres : non-jugement, prise en compte de l'homme tel qu'il est, vouloir faire vivre... Bien sûr, tout n'est pas parfait dans la vie pratique, mais ces valeurs-là ne sont-elles pas tout à fait évangéliques ?

L'aumônier doit s'ouvrir à tout cela et respecter le dynamisme, « ce vouloir faire mieux vivre l'homme abîmé par la maladie », qui sous-tend toute l'activité de ceux qui travaillent à l'hôpital. Non seulement il respecte cette dynamique, mais il s'y insère, avec sa spécificité certes, mais d'abord avec toute son humanité. Ses qualités

humaines comme ses manques sont vite repérés dans un lieu où l'on est attentif à ce qu'il y a dans le cœur de l'homme, et il est contraint, dans le second cas, à des dépassements de lui-même. S'il sait se faire « accepter » par les soignants, les médecins et l'ensemble du personnel, très nombreux, qui fait fonctionner l'hôpital, **il est à la fois de l'institution et d'ailleurs**.

C'est « notre aumônier », dit-on, c'est-à-dire : « Il est de la maison » ; mais aussi, même si ce n'est pas explicité clairement (il en est souvent ainsi dans ce milieu pour les choses religieuses), il vient d'ailleurs, il est porteur d'autres valeurs que celles de la psychiatrie, il est témoin, représentant d'une autre institution, « l'Eglise », et surtout il est le signe d'un Autre : Jésus-Christ, dont il se doit d'être vraiment signifiant. Il en est ainsi autant avec les soignants qu'avec les malades.

Mêlé à la vie de l'hôpital, intéressé par tout ce qui se fait et se cherche pour un meilleur service de ces derniers, y participant d'aussi près que possible, il lui faut, pour rester, modestement mais réellement, sel et levain, selon les images de l'Evangile, garder son identité et sa spécificité.

Accepté humainement, à cause du respect qu'il manifeste pour les malades et le travail des soignants, on lui accorde le droit d'un regard autre qui, de ce fait, peut être enrichissant pour la connaissance d'un malade ou de tel point particulier de la vie du service. Cela peut aller jusqu'à une collaboration étroite pour le bien d'un malade dont les liens avec l'aumônerie sont connus des soignants.

Qu'il le veuille ou non, le jugement que porte l'aumônier a une valeur et un impact qui dépas-

sent son propre jugement personnel. Par exemple, qu'il reconnaisse la qualité du service de tel infirmier ou son attention délicate pour un malade et qu'il le lui dise, signifie, au-delà d'un simple point de vue individuel, la reconnaissance par l'Eglise de la valeur de telle attitude. Il est heureux qu'il en soit ainsi. L'aumônier se sent constamment responsable de faire écho à la reconnaissance de Jésus-Christ pour tous ceux qui, même sans le savoir dans la foi, le servent Lui-même à travers ses frères souffrants. Des malades les plus diminués, on reconnaît ici, malgré tout, la dignité, et cela dans un soutien, une patience que l'on n'imagine pas à l'extérieur et qui peut durer non seulement des semaines, mais des années, des dizaines d'années. La société n'est pas gratifiante à l'égard des travailleurs de la santé mentale ; puisse l'Eglise, à travers l'aumônerie, l'être quelque peu.

Ministère de l'amitié

S'il fallait caractériser d'un mot mon ministère auprès des malades, que ce soit d'ailleurs en hôpital général comme en hôpital psychiatrique, ce serait celui d'amitié que j'utiliserais volontiers. Tel est le commandement du Seigneur. Telle est aussi la première attente de tout homme, quel qu'il soit. C'est une requête particulière de tout souffrant, mais plus impérieuse encore, semble-t-il, chez les personnes malades mentales. Très marquées par la mise à l'écart, voire le mépris et l'exclusion, elles sont en quête d'affection, d'amitié. Elles sont très sensibles à tous les témoignages qu'elles en reçoivent, à travers un accueil chaleureux, une grande disponibilité, des attentions délicates, des pensées personnelles à leur égard, des visites, des paroles de réconfort.

Une des notes essentielles de l'amitié qu'elles requièrent est la **parité**, une certaine égalité au cœur de la relation d'amitié. A l'aumônerie, un malade me disait un jour : « Ce qu'il y a de bien ici, c'est qu'on est " entre amis " ». Nous étions là, tous les deux, seuls.

Cette demande m'a été exprimée de façon très convaincante par une malade : entrée un peu agressive dans mon bureau, elle me dit : « Cela fait sept ans que je vous raconte ma vie ; vous, vous ne m'avez jamais raconté la vôtre ». Puis, après un échange sur l'amitié et cette parité dont nous parlons, elle me tendit par dessus mon bureau un croûton de pain qu'elle tenait dans sa main, en me disant : « Vous voulez communier avec moi ? — Bien sûr ! lui répondis-je. — Ce n'est pas un sacrilège ? — Pas du tout », et j'ai mangé son morceau de pain en signe de communion avec elle. A travers ce geste et ce renversement des rôles, elle m'exprimait, et sa souffrance d'être toujours celle qui vient pour être inlassablement réconfortée, et son besoin d'être aussi celle qui partage ce qu'elle a, celle qui donne.

Je n'avais pas eu conscience de ce que mon apparente supériorité, celle d'un homme à peu près bien dans sa peau, qui sait, qui a de quoi donner, pouvait lui peser. Ces malades nous invitent à la gratuité de l'amitié, à la pauvreté aussi. On ne fait pas de miracles. On est totalement démuné devant leur maladie, leur souffrance et leur situation apparemment sans issue. On n'a bier souvent rien à faire.

Il s'agit essentiellement d'être là, très présent à eux dans leur pauvreté, soi-même sans savoir et sans pouvoir. Ce compagnonnage, difficile souvent, parce qu'il faut leur rester fidèle, dans

les moments de révolte, de désespoir ou d'agressivité, a tout de même un sens. Il leur permet d'exister, puisqu'ils existent pour nous ; de se reconnaître dignes d'intérêt, puisque nous nous intéressons à eux.

C'est ce qu'une malade sortie de l'hôpital m'a fait comprendre. Je l'avais appelée au téléphone pour prendre de ses nouvelles. Au bout de trente secondes, elle m'interrompt pour me dire : « Monsieur l'aumônier, vous avez beaucoup de travail ; ne perdez pas de temps ; je sais l'essentiel : je sais que j'existe pour quelqu'un ! »

Quand la carence d'être est telle, il faut d'abord, avant de parler de Dieu ou de problèmes religieux, permettre au malade d'exister.

Parler de Dieu

Cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas aller plus loin avec lui. Nous avons à lui proposer la Parole vivifiante de Dieu, à laquelle les malades sont particulièrement sensibles ; je l'ai écrit plus haut. Et déjà notre amitié et nos appels à vivre, du fait qu'ils émanent de l'aumônerie, seront perçus comme venant de plus loin que la personne qui les lui manifeste. Même si cette amitié, apparemment tout humaine, ne paraît pas au catalogue des sacrements de l'Eglise, elle a une valeur que l'on a envie de qualifier de « quasi sacramentelle » et elle facilite grandement une démarche spirituelle.

Ce fut sans doute ma plus merveilleuse découverte que celle du travail de Dieu dans le cœur des pauvres. Je comprends infiniment mieux maintenant, pour y avoir communiqué intensément, la joie du Seigneur devant l'ouverture et la délicatesse des gens les plus simples, les plus démunis humainement.

Une réelle **vie spirituelle** peut subsister dans un esprit très troublé par la maladie et coexister avec des comportements ou des propos délirants. Des espaces de la personnalité restent parfois intacts et très riches quant au Royaume de Dieu. « Tu vois, mon petit, disait une malade de 87 ans, hospitalisée depuis 1937, mes prières, ce sont mes douceurs ». Un malade à qui j'avais donné une revue qui contenait des psaumes en gros caractères me confiait : « Vous savez, je ne peux pas lire, parce que les lignes sautent et je ne rattrape pas la suivante, mais, par bonheur, les lignes des psaumes ne sautent pas. ! »

Parfois, l'illogisme, la non-rationalité des propos ou des comportements inhabituels soulignent la qualité religieuse de la personne : « Même en enfer, j'aimerais toujours Jésus », me criait une malade en salle de chirurgie. Elle se croyait damnée. « Ne me donnez que la moitié de l'hostie, je n'ai pas été assez bonne cette semaine », disait une malade avant de communier.

Quelle communication avec Jésus-Christ de la part de cette malade qui saisit un jour le Christ en croix de mon bureau comme on prend un écouteur de téléphone et se mit à lui parler d'elle, de ceux qu'elle aimait !

C'est sûrement l'écho de l'Evangile dans le cœur de certains malades qui m'a le plus impressionné (« Je suis irradié par l'Evangile », me disait l'une d'elles) et qui m'a fait réaliser combien cet Evangile de Jésus-Christ est, pour les cœurs des pauvres, parole libérante, vivifiante, parole de salut. Je ne pourrai plus prêcher tel passage de l'Evangile comme auparavant, après avoir entendu tout haut, sur le vif, son retentissement en eux. L'accompagnement, des années durant, de certains patients montre que rien des tristes ef-

fets des maladies mentales n'arrête le travail de l'Esprit Saint dans le cœur de ceux que la Bible appelle les *anawim*, les petits, les humbles.

Les parents des malades mentaux

Il y aurait encore beaucoup à dire de la souffrance des parents des malades. Cette souffrance n'est nulle part prise en compte. Pour des raisons qu'il ne nous est pas possible de développer ici, le dialogue entre psychiatres et parents de malades est très difficile. Les positions des psychiatres sont diverses quant au travail avec les familles. Certains ont le souci, non seulement du soin du malade, mais des restaurer les relations des membres de la famille entre eux, relations qui ont été faussées ou tranchées par la maladie. Il est indispensable de les rétablir pour le bien de tous. Mais la souffrance est, de toute façon, au rendez-vous, et ce peut être une tâche de l'Eglise que d'y rejoindre ces familles. Un groupe de parents chrétiens de malades mentaux fonctionne depuis plusieurs années à Paris. Il en existe aussi dans certaines villes de pro-

vince. Les deux dénominateurs communs de la foi et de la blessure occasionnée par la même maladie, si particulière, permettent à ces parents d'échanger entre eux, de se comprendre et de se sentir compris. Le bénéfice ne se situe pas seulement au niveau spirituel. Une évolution se fait. Des parents ont réussi à retrouver une vie humaine et équilibrée, plus heureuse, malgré une certaine insécurité qui reste présente. Leur mieux-être a rejailli sur le comportement de leur malade et sur son désir de vivre.

J'ai quitté maintenant l'hôpital psychiatrique, tout en continuant à me soucier de la pastorale des malades mentaux et de leurs familles... Les soignants et les malades m'ont renouvelé. Ils m'ont obligé à m'humaniser dans un hôpital qui, malgré des lacunes, reste pour moi un « haut lieu d'humanité ». Ils m'ont aussi évangélisé et, grâce à eux, peut-être suis-je un peu plus homme de relation, plus croyant, plus prêtre. Certes, je me suis appauvri de certitudes sur Dieu et sur l'homme, mais, grâce à eux, je suis sûr que ma coupe est plus pleine de joie de vivre et de foi.

Rencontres et Chocs

Anne Chabanet *

Va, quitte ton pays

Rencontrer Dieu à travers ceux qui sont différents de nous... La différence, je l'ai toujours vécue. J'ai 60 ans, j'ai vécu 30 ans en France, 30 ans hors de France.

J'ai été saisie dès mon jeune âge par le mot : « quitte ». En 1939 j'ai quitté les lieux où s'est épanouie mon enfance. Sur le quai de la gare de Katowice, en Pologne, en disant au revoir à mes parents et amis, au moment où le train démarrait, je me suis rassise sur la banquette. J'ai eu alors la conscience très forte de la présence de Dieu. J'ai senti que Dieu ne me quitterait jamais. C'est ma première découverte consciente de la prière : « Où que je sois, Dieu est là, présent ».



En 1952 j'ai quitté mon milieu social, mon métier de Jardinière d'enfants, pour, au sein du groupe d'Ivry, des « filles de la Mission », consacrer ma vie à ceux qui ne connaissent pas Jésus Christ, en particulier au monde ouvrier. Le livre « La France, pays de mission ? » m'avait bouleversée.

J'ai donc, à ce moment là, vécu en équipe et travaillé à l'usine.

(*) Anne Chabanet a livré ces réflexions au cours d'une semaine « Chemins de prière pour aujourd'hui », organisée par le Service-Jeunes de la Mission de France, à Pontigny, en août 1987.

Ma vie de prière a été très marquée alors par l'esprit de Sainte Thérèse de Lisieux, et les frères et sœurs du père de Foucauld : pauvre avec les pauvres, ouvrier avec les ouvriers, permanence de la prière dans le partage du quotidien et silencieusement témoigner de Jésus Christ. Sainte Thérèse est devenue ma sœur aînée. Je voulais avec elle « marcher avec mon missionnaire », avec tout un peuple, prenant en moi leurs luttes, leurs joies. Je crois beaucoup à ce qu'on appelle la communion des saints.

Les rencontres en équipe et avec les prêtres de la Mission de France étaient des lieux de partage et de prière où nous revivions, à la lumière de l'Esprit, les événements de la journée. On a vécu une vie d'équipe très forte. Pour moi l'équipe est presque un sacrement : un signe de la Trinité, de la Famille de Dieu, comme je dis aux enfants de Libreville.

J'ai gardé *cette orientation qui fait de la vie et de la prière une seule route menant vers l'épanouissement de l'humanité*. Il y avait chez nous, souvent, un lapsus qui en dit long : nous confondions les mots église et usine ; de quoi faire ouvrir des yeux ronds aux copines de travail.

Pour vous dire tout ce que j'ai dû quitter de ma culture, de mes illusions et de ma suffisance, je vais vous raconter ma première expérience à l'usine et vous verrez comment je suis passée par le laminoir, ou encore par le four, pour devenir... une biscotte mangeable !

Nanterre chez Heudebert. Le travail en équipe débute à 5 h 30. « Si vous n'avez pas de bicyclette, on ne vous embauche pas, car il n'y a pas de transports à cette heure là ». J'ai un vélo, je quitte la maison à 4 h 20, j'habite Colombes. Sur la chaîne, les biscottes défilent. J'ai envie de vomir. Les copines croient que je suis enceinte ! Et moi qui venais avec l'idée de porter un beau témoignage ! par terre le témoignage ! Je suis lente, je participe au ralentissement du rendement de toute la chaîne. La contre-maîtresse « m'engueule ». Puisque nous somme « à la bourre », elle nous punit, nous mangerons à midi trente au lieu de midi. Elle nous surveille du haut de son estrade. Elle m'en veut et ce sont les copines qui me défendent, d'autres me remplacent et me disent d'aller me reposer aux toilettes, seul lieu de repos et de recueillement ! Si j'avais eu le désir d'apporter quelque chose, le voilà par terre !

J'ai appris la richesse de la solidarité ouvrière. J'ai appris que l'Esprit nous précède et travaille tout homme. J'ai vécu l'évangile, revoyant la Samaritaine demander à boire, le riche et le pauvre, je revoyais en ceux qui m'entouraient le Christ en croix, attaché à sa machine, le Christ bafoué ou partageant les repas avec ses disciples.

La souffrance la pire au monde : c'est d'être considéré pour rien. La souffrance des pauvres, c'est d'abord ça. Je l'ai senti dans ma peau : les gens, les cadres de cette usine qui m'auraient congratulée en m'amenant leurs enfants au jardin d'enfants ne me regardaient même pas. Voilà ce que beaucoup n'ont pas compris quand ils reprochaient aux prêtres ouvriers de cacher leur identité au départ. Ils n'auraient pas pu vivre cette situation commune où on n'est pas considéré, si le patron les avaient reconnus.

J'ai vécu aussi l'abrutissement et la fatigue qui font perdre à la prière son intellectualisme et mènent au silence de l'esprit. C'est alors que le corps prie. Je ne suis jamais allée vivre dans un carmel, mais je me demande si cette prière au sein de l'usine n'est pas une excellente préparation à la vie monacale. Il s'agit d'une authentique vie contemplative. Les bruits des moteurs, les cris, les chants, les longs temps de silence, impossible de prier si on essaye de les repousser, mais si on les accueille en soi comme expression de toute une vie y compris de celle du Christ, ils deviennent tous prière. Cela aussi, je l'ai appris à l'école de Thérèse de Lisieux.

**

En 1965, j'ai encore quitté. J'ai quitté le monde ouvrier pour un monde plus vaste qui subit lui aussi un autre genre de mépris et qui se construit aussi sans Jésus Christ, c'est le Tiers Monde.

J'avais laissé mon métier pour partager la condition ouvrière. Et voilà que j'ai du reprendre mon métier pour partir en Afrique. J'ai découvert alors qu'il ne faut pas faire un dogme d'une forme de vie.

Je suis donc partie à Abidjan en équipe avec deux copines d'Ivry, en 1965. J'ai exercé le métier de jardinière d'enfants en collaboration avec une éducatrice ivoirienne. Cela a été ma chance : pouvoir au départ travailler sur un pied d'égalité avec une personne du pays. Elle a beaucoup participé à mon éducation dans ma nouvelle vie.

J'ai eu la chance de faire un travail tout simple, dans un jardin d'enfants. Ainsi, quand je suis arrivée au Gabon en 70, j'étais un peu préparée pour former des éducatrices de jeunes enfants. Pendant 17 ans, j'ai travaillé dans le cadre de la fonction publique gabonaise. J'ai commencé avec une autre européenne, puis, petit à petit, sont venues des collègues gabonaises. Et c'est le cœur tranquille que j'ai quitté mon travail en juillet sachant que la relève était assurée.

Je quitte donc cette année ma vie professionnelle pour commencer encore une autre forme de vie. Mais, revenons à mon arrivée en Afrique.

Bien qu'il n'y ait que 6 heures d'avion de Paris à Libreville, venir en Afrique, c'est une longue traversée qui vous achemine vers un monde nouveau. Il s'agit de renaitre à une autre mentalité sans perdre ses propres racines. Cette renaissance n'est jamais finie.

Au fur et à mesure que nous cheminons avec « l'autre », nous prenons conscience de notre incapacité de le connaître et de la différence de nos cultures. Et pourtant, au-delà des cultures se tissent des liens profonds au niveau du cœur, j'allais dire de l'instinct, de la moelle des os. Et nous réalisons que nous sommes bien sculptés dans le même bois ! Et surtout nous essayons de sortir de cet égocentrisme qui nous fait dire : « Il est comme moi, donc il est bien ! ».



L'Afrique fait choc

En avion, ce qui frappe d'abord c'est l'immensité.

L'immensité du désert, l'immensité de la forêt, comme du persil. L'immensité de l'espace et du temps.

La pluie est diluvienne, le soleil est brûlant. L'ampleur et les contrastes des problèmes de développement sont à l'image de la nature. La petitesse de Thérèse de Lisieux, je la place dans ce contexte où je mesure un peu ce que je suis, fourmi dans la forêt. Ma prière est une toute petite prière. Je suis en train d'acquiescer un autre sens de l'espace et du temps.

Les problèmes économiques et sociaux sont énormes. L'augmentation de l'écart entre les pays riches et les pays pauvres n'a pas cessé de grandir. La détérioration des termes de l'échange est toujours un problème d'actualité. Les soifs d'hégémonie des grandes puissances qui, en embrassant l'Afrique, l'enlacent comme un boa, n'est pas encore assouvie. Les problèmes internes de pauvreté et d'injustice de chaque Etat sont encore brûlants.

Qui suis-je là dedans, sinon un tout petit chaînon qui, par un travail d'éducation et par sa prière, essaye d'être un catalyseur permettant à la vie de jaillir ? Et pour que le son, si ténu soit-il, émis par ma flûte, sonne juste dans cet immense concert, j'ai besoin des autres et de ma foi. J'ai besoin de la patience et de la sagesse donnée par le sens de l'histoire. Nous sommes en marche.

Un autre choc de l'Afrique est la découverte du monde musulman.

Quand vous voyez une Mercedes s'arrêter au bord de la rue, le chauffeur descendre, sa natte à la main, s'installer sur le trottoir et prier, vous recevez un coup dans l'estomac. Je n'ai jamais vu personne se moquer d'un musulman qui prie, même pas le plus mécréant des blancs. En tout cas, en Afrique. Je remercie souvent ces musulmans inconnus que le père de Foucauld a rencontrés au Maroc et qui par leur exemple ont provoqué chez lui le jaillissement d'une foi qu'il avait perdue en Europe. C'est grâce à eux que nous avons eu Charles de Foucauld.

L'Islam c'est la *grandeur de Dieu*, le Miséricordieux devant lequel l'homme s'agenouille. Et je suis de plus en plus convaincue que s'agenouiller devant Dieu n'empêche pas l'homme d'être debout. S'agenouiller devant le Créateur c'est reconnaître la beauté de son œuvre, c'est reconnaître notre participation de créatures à la continuité de l'œuvre qu'il nous a donnée. Se mettre à genoux, c'est prendre son élan pour la course. « A vos marques ! ».

J'ai été passionnée par le livre de Cheik Amidou Kan, « L'aventure ambiguë » où je découvrais l'Islam de l'Afrique noire avec sa coloration mystique et l'expérience personnelle de la rencontre de Dieu.

A Libreville, j'ai habité pendant plusieurs années en face d'une petite mosquée, et j'aimais entendre l'appel du muezzin ; il m'appelait moi aussi à la prière. Et quelquefois j'ai jeûné un jour au début du ramadan en solidarité avec les musulmans.

Je retrouve alors la grandeur du Dieu de la Bible : « quitte tes sandales »... « Moïse se voila la face ». Mais un Dieu qui appelle l'homme pour participer à la délivrance de son peuple. Grandeur du Père : « Tout vient de mon Père », « Père que ta volonté soit faite et non la mienne ». Le Christ lui-même ne craint pas, au contraire, de se présenter comme Fils. Là, nous quittons la croyance musulmane, mais c'est la dépendance dans laquelle se place le Fils, Jésus, que je redécouvre, grandeur de Dieu créateur, grandeur du Père.

*Un autre choc,
c'est la rencontre quotidienne avec les croyances et les religions traditionnelles.*

Mon attitude a été d'accueillir et de respecter ces connaissances de l'homme et de la nature venant des millénaires, venant dans certains cas des pygmées. Ceux-ci les pratiquent encore.

L'Islam m'a remise devant la grandeur de Dieu, les religions traditionnelles et les croyances populaires m'ont ouvert la porte de mon intériorité. La présence de Dieu à l'intérieur de la vie de l'homme et de la Création, est une réalité.

Dieu est à la fois transcendant et immanent, l'infiniment grand et l'infiniment petit. Tous solidaires, invisiblement.

De notre accord avec Dieu et les autres dépend la bonne marche de la société. Nous sommes insérés dans l'Univers et dépendants de l'Univers dans sa totalité.

Je prends l'exemple d'une coutume africaine qui consiste à dire qu'il n'y a pas de mort naturelle en Afrique. C'est vrai qu'elle est parfois telle que la question logique de la cause d'un accident est souvent complètement éliminée et en conséquence enlève toute la responsabilité de celui qui a provoqué l'accident, et comme chrétienne, je réagis contre cela. Mais un prêtre africain, dans un sermon, m'a

fait découvrir un autre aspect du problème. Il s'agissait de l'évangile : « Vous avez appris : Tu ne commettras pas l'adultère et moi, je vous dis, tout homme qui désire une femme a déjà commis l'adultère dans son cœur ». Le prêtre de commenter : « Le mal est dans le cœur. Ainsi chez nous, quand quelqu'un meurt au village, on cherche qui a pu vouloir sa mort. Non pas pour le punir, mais pour que le coupable vienne demander pardon et qu'il se réconcilie avec le mort. Car celui qui traîne en son cœur la vengeance ou le mal est dangereux pour lui-même et pour les autres. L'harmonie ne peut exister dans le village que si la concorde est dans les cœurs ».

L'harmonie sociale et de l'Univers dépend du cœur de l'homme et si une personne a le « cœur mauvais » elle détruit tout l'équilibre de la société et de la nature.

Combien d'incidents ne mettons-nous pas sur le hasard alors qu'ils surviennent quand nous ne sommes pas en accord avec nous-mêmes. Je me pose beaucoup de questions sur la force de l'esprit humain, sur son influence sur la société et même sur les phénomènes de la nature. Je voudrais être psychologue, physicien, biologiste, etc... L'Afrique a renforcé en moi la foi en la communion des saints. Je retrouve St Paul : « La Nature entière souffre les douleurs de l'enfantement ».

Un autre aspect de la vie traditionnelle est le *sens du symbole*. Un homme m'a raconté un jour son histoire : « je buvais et ne respectais pas ma femme. Un jour une vieille femme m'a appelé :

- « Viens ici (elle avait devant elle un seau d'eau), trempe une main dans l'eau ».
Je trempe la main.
- « Jette l'eau autour de toi ». Je jette l'eau.
- « Maintenant fais la même chose avec l'autre main ». Je fais de même avec l'autre main.
- « Vois-tu, la femme c'est l'eau. Toi, tu as les mains sales, l'eau te les lave. Toi tu manges le fruit des plantations, c'est la femme qui les a arrosées. Alors tu dois respecter ta femme »...

Ce sens du symbole est très important dans la vie de prière, car tout me parle de Dieu. L'événement, la nature les rencontres sont des symboles. C'est tout le langage des psaumes : La nature est « un livre qui n'a pas de paroles ». C'est tout le langage de la liturgie qui reprend les thèmes païens, inscrits au fond de la

nature et du cœur de l'homme : l'eau, la terre, l'air, le feu. J'aime prier avec les psaumes à cause de tout cela, c'est la prière de la nature humaine mêlée à la nature tout court. J'ai revécu très fort cette année le symbolisme du feu. La lumière jaillit des ténèbres à Noël et à Pâques. Immense Nuit ! « Soleil Levant qui vient nous visiter » ! « Vous qui gisez dans la poussière, sa rosée est une rosée de Lumière ». « Je suis la Lumière du monde »...

Toute cette vie m'a transformée de l'intérieur. Mon attitude a été d'essayer d'être accueillante, mais aussi de partager ce que je suis. J'ai eu la chance de pénétrer dans la case d'un chef d'une religion traditionnelle, un « nganga ». Elle est faite exactement comme une case pygmée, en bois et en feuilles. On y entre pieds nus et en arrière, symbole de l'entrée de l'enfant dans le sein de sa mère. On est pieds nus symbole de respect et de pauvreté. Et on en ressort normalement la tête en avant comme l'enfant qui commence une vie nouvelle. Dans la case, j'ai reçu la bénédiction du « papa ». Pendant que mes mains passaient au dessus de sa tête puis ses bras, j'implorais le Christ de le bénir lui aussi et de le revêtir d'un manteau neuf.

J'ai vécu là un réel échange en profondeur, une nouvelle naissance. J'ai conscience d'avoir reçu une grâce à travers ces hommes qui n'ont pas la même foi que moi et qui vivent en contact avec la nature.

Enfin, un autre choc, lié à celui des croyances et des religions, est celui de la rencontre avec une autre psychologie.

L'africain vit autant avec le monde invisible qu'avec le monde visible. Sa vie avec son inconscient est si forte que les images oniriques ne lui apparaissent pas seulement à l'état de sommeil, mais dans certains cas à l'état de veille. Tandis que l'européen ne vit qu'avec le visible. Son « moi » équivaut ou presque, en général, à sa personne consciente. Son éducation lui a appris à faire barrage avec toute une partie de lui-même, et dans sa société cette éducation est un garde-fou qui lui permet de garder son équilibre. De même l'africain a dans sa société une éducation et des lois qui le protègent. Mais l'européen arrivant en Afrique subit le charme de la spontanéité et de la chaleur humaine dégagée par la société africaine vivant proche

de la nature. Et ce qui était en sommeil chez le blanc s'éveille. Et comme il n'a ni les protections de la société africaine ni celles de sa société d'origine, il risque la catastrophe. L'arbre déraciné fini toujours par tomber. Voilà pourquoi il ne faut pas partir en Afrique pour résoudre des problèmes personnels car les difficultés au lieu de s'estomper prennent des proportions décuplées. J'ai moi-même ressenti cela et ai eu des difficultés à retrouver mon équilibre pendant quelques temps. Je n'étais pourtant pas partie pour résoudre des problèmes personnels, mais chez moi le mûrissement est toujours lent, et ce qui n'était pas arrivé à maturité y est parvenu en Afrique, si toutefois je peux prétendre y être parvenue.

Alors, parce que j'en avais besoin moi-même, comme j'essaye d'accueillir les autres, j'ai essayé de m'accueillir moi-même sans a priori. Si bien que devant le Seigneur je laisse sortir jusqu'au bout mes colères, tout ce que j'aurais envie de réprimer parce que je l'estime « pas bien ». Et j'ai fait la même chose avec mes rêves. Tout cela, l'offrant, sans m'y attarder par peur de tourner sur moi. Mais, si je vous en parle, c'est parce que cela a été bénéfique pour moi. Je peux même dire qu'il y a eu une libération. J'ai été un moment assez angoissée par l'emprise de scrupules. Et j'ai eu un jour l'assurance très nette que le Seigneur m'avait offert le plus beau des cadeaux : son pardon. Et encore longtemps après je repensais à l'Amour de Dieu pour nous, pour moi et combien peu j'y répondais. Il me semble parfois que je suis comme une jeune fille à qui son fiancé annonce son amour, et qui répond avec bonne camaraderie : « ma foi, je t'aime bien ! ». Je ne sais pas comment m'exprimer car le mot amour paraît tellement galvaudé. Il s'agit du Christ qui me dit comme à Pierre : « M'aime-tu ? » et cela me remplit de joie. Comme Paul qui est saisi par le Christ.

Cette *rencontre avec moi-même* a été en même temps une *rencontre avec le Christ*. Et une assurance que le plus profond de ma solidarité avec l'Afrique, c'est par cette intériorité qu'elle se joue. Je me demande même si le Seigneur ne nous donne pas de vivre de l'intérieur ce que vivent ceux avec qui nous sommes liés. Il ne s'agit pas de vouloir « faire comme » délibérément. Mais le Christ nous façonne pour sa mission pour qu'en Lui nous fassions « un » avec « ceux qu'il nous a donnés » afin qu'ils reçoivent sa vie et qu'il les « appelle ses amis ». Ainsi, Sainte Thérèse qui a été appelée à une vie missionnaire a vécu, ce qu'elle n'avait sûrement jamais imaginé auparavant, l'incroyance au fond d'elle-même. Je suis loin d'être Thérèse de Lisieux, mais nous tous, nous sommes appelés à vivre cette solidarité

intérieure. On ne fait rien seul, même la vie intérieur : « On ne se lave pas la figure avec un seul doigt ».

Seul, Jésus-Christ relie tout

Les rencontres avec les autres religions ont été pour moi une ouverture, l'assurance que l'Esprit de Dieu est là dans le monde et, comme le dit le père Montchanin, que chaque peuple, chaque civilisation a sa vocation propre.

Chacun de ces rencontres m'enrichit. Elle me ramène à ma propre civilisation et en même temps à Jésus Christ.

Jésus Christ sur la croix est celui là, seul, qui vit la totalité. Les uns sont spiritualistes, d'autres « matérialistes ». Jésus lui est les deux, esprit et matière. Le Christ est à la fois transcendance et immanence. Sa croix est le symbole qui relie le ciel et la terre, la droite et la gauche, le levant et le couchant, la nuit et le jour... Et quand j'admire les richesses vécues dans telle ou telle religion je pense que ces valeurs sont à l'état latent dans le christianisme, si elles n'ont pas été vécues, c'est parce que la civilisation où s'est développé le christianisme les a négligées. Ces valeurs vécues hors de l'Eglise sont pour elle aussi un rappel de sa pauvreté : elle n'est pas Jésus Christ et elle ne « possède » pas l'Esprit Saint.

Alors pour moi qu'est-ce que prier ?

Prier c'est vivre. Et la vie c'est un rythme ou alternent l'inspiration et l'expiration, le silence et le bruit, le repos et l'action... la nuit et le jour, etc...

Prier c'est vivre ; c'est donc respirer. Je suis faite de telle façon que si je ne prie plus, ça ne va plus du tout. J'ai besoin de silence. Souvent je me trouve encore trop bavarde, alors que le Seigneur a sûrement des choses à me dire. Prier c'est inspirer et expirer, recevoir et donner, entrer dans le mouvement de la Trinité, entrer dans la « famille de Dieu ». C'est devenir un arbre bien enraciné qui mange ce qu'il y a dans la terre, mais qui a besoin de la respiration des feuilles là-haut pour que la sève puisse monter. Ainsi l'arbre peut donner du fruit.

Prier c'est vivre, c'est donc manger. Je pense à cet adage africain : « owana wi nya mbiambié n'owana wi nya mbugu yéngyé ». « L'enfant qui mange bien, c'est l'enfant qui mange l'effluve de sa mère ». « L'homme ne vit pas seulement de pain ». « Prier c'est avoir conscience que la rencontre avec les amis, les collègues, les événements n'est pas un simple échange, il s'agit de *manger l'effluve* de l'autre et de faire manger sa propre effluve ».

Prier c'est avoir conscience que la banane, le manioc, le riz, que je mange véhiculent l'effluve de tous ceux qui les ont acheminés vers moi.

Prier c'est voir dans tout ce que je vis l'effluve du Créateur, c'est manger la vie et toute son effluve humaine et divine.

Prier c'est alors manger la Parole de Dieu, manger le Pain de l'Eucharistie pour que le Pain de la vie que j'ai mangé devienne celui du Christ. Pour que cette vie ait l'odeur de l'Esprit du Christ. Est-ce cela l'expression « odeur de sainteté » ?... C'est aussi me nourrir du pain eucharistique pour offrir aux autres l'effluve de Jésus Christ davantage que la mienne.

*Prier c'est avec le Christ et en Lui ouvrir les bras pour accueillir et pour unir. C'est accueillir la vie et la porter en son sein comme Marie a porté son Fils. Pour, avec tous ceux que je rencontre, avancer sur la route en remerciant ou en suppliant, en accueillant ou en recevant, en partageant ou en faisant silence, en sachant que l'essentiel c'est *d'aimer*.*

Maintenant j'arrive à la retraite, je quitte ma vie professionnelle pour entrer dans une autre vie. Quel que soit l'avenir je me retrouve comme à 20 ans avec des choix à faire et avec l'assurance de marcher vers une vie nouvelle.

J'en conclus, dans ma logique, que je n'ai pas 60 ans mais... trois fois vingt ans. Alors, priez pour moi car je n'ai pas encore fini de traverser la rivière...

Tu m'as séduit

Joseph de Boisgelin.

« Tu m'as séduit, et je me suis laissé séduire » (Jérémie 20,7). Je reprends cette phrase du prophète à mon compte. Elle exprime bien cette relation que Dieu vient établir avec nous, et qui se nomme : la vocation sacerdotale... et missionnaire. Relation d'amour qui séduit et qui appelle de ma part une adhésion à refaire chaque jour. J'appartiens à ce « peuple à la nuque raide » dont parle la Bible. Tantôt je fais la sourde oreille, comme si je voulais dire à Dieu qu'avec moi il court sur un mauvais cheval. Tantôt je proteste, car je n'aime pas qu'on me bouscule... Renouveler l'adhésion ! Et Dieu est tellement l'inattendu !

J'aime bien cette autre parole de Jérémie s'écriant : « Ta Parole m'a réjoui, elle m'a rendu profondément heureux » (Jér. 15,16). Aujourd'hui plus qu'hier, cette parole est pour moi allégresse et épanouissement. Je l'entends dans les gens que je rencontre, qu'ils soient croyants ou non. Beaucoup m'apprennent plus sur Dieu que ne peuvent le faire les livres, dont par ailleurs je ne dédaigne pas la lecture. Je me passionne à dialoguer avec des gens sur la foi. Yves m'avait dit un jour : « Revenez nous voir ; mais je vous avertis : je n'ai pas la foi » (1). Le dialogue très poussé que nous avons eu ensemble, à cette époque, je le poursuis maintenant avec d'autres.

De tels dialogues, nous en avons eu tous. Je n'apporterai sans doute rien de bien nouveau. Pourtant, aujourd'hui, j'éprouve le besoin de dire quelque chose. Je le ferai en partant de ce qui est, à mes yeux, l'essentiel de ma vie de prêtre, en partant de ma théologie (nous avons tous une théologie). Je parlerai également de mon insertion actuelle : elle est le terreau dans lequel s'enracine ma vocation, ces années-ci. J'ai passé toute ma vie à la fois « en responsabilité territoriale (paroisse) et au travail salarié ». Aujourd'hui, j'ai également divers engagements sur la commune.

D'une manière délibérée, je mettrai l'accent sur les rapports de personne à personne. Pour moi, Dieu en effet appelle chacun par son nom et la réponse de l'homme est démarche personnelle. Personne ne se convertit à la place d'un autre.

(1) Voir Lettre aux Communautés n° 5, 1966, p. 13.

Mon identité de prêtre, c'est le Christ

Depuis l'ordination, je me suis inscrit dans la tête le mot : fidélité. Et si je me trouve encore « placé sur orbite », je le dois à mon environnement bien plus qu'à mes mérites. Je le dois d'abord à la vie d'équipe. C'est pourquoi je me demande comment il se peut que la formation des séminaristes soit encore si individualiste. Il y a trente ans, quelques évêques disaient au jeune prêtre que j'étais : « Vous avez de la chance d'être en équipe ! » Certes, aujourd'hui, des prêtres travaillent un peu ensemble. Mais ne restent-ils pas très souvent individualistes ?

Mon environnement, ce sont encore, avec ma famille, tous les amis rencontrés au fil des ans. Ils ont été solidaires de mes recherches et quelques-uns le sont toujours. Beaucoup ont été pour moi un soutien spirituel. D'une manière privilégiée, je cite Thérèse de l'Enfant Jésus. J'ai passé avec elle un contrat. Hier, elle marchait pour des missionnaires. Aujourd'hui, je lui dis volontiers qu'elle « roule » pour moi.

Une phrase de Paul m'est continuellement présente à l'esprit : « Ce qu'on demande à un serviteur, c'est d'être fidèle » (1^{re} aux Corinthiens, 4,2). Cet appel ne m'angoisse pas : c'est Dieu qui est venu me chercher ; Il savait à quoi s'en tenir avec moi. Par contre, c'est au fil des jours que je découvre ce qu'est la fidélité. Ainsi, ce petit événement exprime bien la façon dont je la comprends.

Je venais livrer une marchandise chez un nouveau client. Celui-ci ne connaissait ni mon nom ni celui de mon employeur. « C'est monsieur Truffaut », cria-t-il à sa femme. Il avait vu la réclame sur le fourgon : « Tout pour le jardin. Etablissements Truffaut S.A. ». Ainsi j'étais identifié au fondateur de la société, venant de l'agriculture, nouveau dans le métier de commis, je portais une blouse et j'expérimentais ce qu'elle signifiait : elle identifiait le commis au magasin. A tel point que certaines personnes qui me connaissaient ne faisaient pas attention au livreur que j'étais ; tandis que d'autres, tout à fait inconnues, m'arrêtaient pour passer commande.

« C'est monsieur Truffaut ! » Ça me faisait sourire. Et puis, brusquement, m'est venue cette idée : « Les gens qui te rencontrent, s'ils pouvaient dire : c'est un disciple du Christ ! » Me méfiant des « élévations pieuses », je repoussais bien vite la réflexion qui m'était venue à l'esprit. Quelques jours plus tard, je me rendis compte qu'elle n'était pas étrangère à cette découverte que je fis alors. Préparant un week-end réunissant de jeunes adultes sur la vocation sacerdotale, je relisais le conseil de Pierre : « Revêtez-vous d'humilité » (1^{re} lettre de Pierre 5,5). J'avais déjà lu et relu ce texte. Le verbe grec utilisé attira cette fois-ci mon attention. Il signifie exactement :

boutonnier sur soi, s'envelopper en se boutonnant. Le geste que je fais chaque matin en passant ma blouse de commis. Les exégètes disent : « Nouez sur vous le sarrau de l'humilité », cette blouse des esclaves dont Jésus s'était revêtu pour laver les pieds des siens.

Certains événements font « tilt », plus que d'autres. Celui-ci m'a conduit à repréciser la fidélité que le Christ demande au serviteur que je suis. Mon identité de prêtre, c'est le Christ. Le Christ qui se fait serviteur, esclave. Lui, le Maître. Cela m'invite à plus d'humilité, me pousse au don total. Et j'en suis loin ! Loin d'accepter d'être un « serviteur quelconque, inutile » (Luc 17,10). Loin de parfaitement comprendre que la conversion des gens n'est pas d'abord mon affaire. Loin de me tenir en tenue de service et de faire le travail qui m'est confié, fidèlement. Ainsi en est-il du partage de vie avec ceux parmi lesquels je me trouve : mon niveau culturel est une richesse ; les décisions que je prends n'engagent pas toute une famille ; je peux me « reclasser » ailleurs... Tout quitter, est-ce possible ? Abraham n'est-il pas parti avec sa femme, son neveu, ses serviteurs, ses troupeaux ? Seul le Christ peut dire en vérité qu'il est venu partager la vie des hommes, habiter parmi nous. Je ne suis que serviteur de celui qui assume en vérité le partage de vie. Mon humanité (culture, relations, etc.) comporte des limites qui me le rappellent.

Etre fidèle à Jésus Christ, c'est aussi pour moi être fidèle à l'Eglise. Comment pourrais-je quitter l'Eglise, que ce soit sur la pointe des pieds ou en claquant la porte, sans du même coup faire fi de l'Incarnation ? En son temps, Jésus a souffert des autorités religieuses ; et il ne s'est pas dérobé. Comment ne souffririons-nous pas, nous aussi, aujourd'hui ? La Mission de France a connu bien des épreuves et, pour n'en citer qu'une, celle de la mise à l'écart du Père Augros. Que serions-nous devenus s'il n'avait pas accepté de s'effacer ? Dans la tourmente, la seule espérance que nous ayons, c'est de participer humblement à l'œuvre du Seigneur en son Eglise : rendre celle-ci plus fidèle à l'Évangile.

Le don total de moi-même au Christ appelle le célibat. Je le comprends ainsi, pour moi. Cela ne veut pas dire que le célibat soit forcément un témoignage. Pour certains camarades de travail, il a été source d'incompréhension ; parfois, il a cassé des sympathies naissantes. Je revois toujours le regard horrifié de ce jeune marocain apprenant que j'étais célibataire : il venait de me montrer la photo de sa femme et je ne pouvais pas, en retour, en faire autant. De plus, j'habitais avec trois autres célibataires (mon équipe) !...

Le célibat, je le comprends aussi et je le vis comme une exigence de la mission. Plus je rencontre l'incroyance, l'indifférence, plus je suis renvoyé à moi-même.

me, « moi qui, chaque jour, entends dire : où est ton Dieu ? » (Psaume 41). Pourrais-je apporter réponse à cette question, sans en même temps répondre à cette autre question : lui serai-je fidèle ? Un « oui » à chaque matin, comme au jour de la première réponse...

Va ... tu leur diras

Je suis en paroisse et je l'ai toujours été. Beaucoup d'entre nous ne le sont pas, ou ne le sont plus. Pour moi, être en paroisse me rappelle constamment que ce que je vis ne m'appartient pas. C'est un bien qui appartient à l'Eglise. C'est elle qui doit en bénéficier. En son sein, il me faut être le témoin de ce monde vers lequel le Christ l'envoie. J'ai à lui rappeler, à temps et à contre-temps, sa vocation missionnaire. Je cherche à le faire quoi qu'il arrive, que je sois entendu ou non. Il me semble qu'à la Mission de France, il nous faudrait prendre (ou reprendre) place dans la pastorale. Si nous ne le faisons pas, n'allons-nous pas ressembler à cette génération, dont parle l'évangile : « Elle est comparable à des enfants assis sur les places, qui en interpellent d'autres : Nous avons joué de la flûte, et vous n'avez pas dansé ! » (Matthieu 11,16-17) ?

Je n'ai pas toujours raisonné ainsi. J'en ai même voulu au Père Augros, lorsque j'étais au séminaire, de m'avoir remis en question, comme l'on dit aujourd'hui. Je m'étais déjà absenté pendant deux années et je venais de poser ma demande pour une nouvelle année de stage. J'étais en effet passé directement du collège au séminaire, tandis que la plupart de mes camarades avaient déjà toute une vie et toute une histoire : camps de concentration, camps de prisonniers, maquis, militance, etc. Je demandais donc une nouvelle année de stage, pensant ainsi devenir davantage « missionnaire », buriné par le monde du travail et par ses combats... Le Père Augros était assis. J'étais debout. Il me dit simplement ceci : « Jusqu'à quand allez-vous remettre votre demande d'ordination ? Laissez vos camarades partager la vie des ouvriers. Votre rôle à vous est de dire à l'Eglise ce qu'ils vivent. La Mission attend cela de vous ! » L'entrevue était terminée. Il m'a fallu du temps pour comprendre par la suite qu'il avait vu juste, en ce qui me concerne.

Le travail salarié a changé beaucoup de choses. Je cite ici quelques aspects seulement. Je ne suis pas maître de mes horaires ni de la répartition du travail journalier : un autre s'en charge et fait sentir qu'il est « le chef ». Je ne suis plus un notable : on me juge sur ma compétence professionnelle. L'Eglise n'est pas le centre du monde : les préoccupations des hommes sont différentes de celles qu'on peut avoir dans une responsabilité paroissiale. L'indifférence est omni-présente : cela rend plus respectueux des personnes dont je dis qu'elles ne partagent pas la foi chrétienne alors que

je les disais « incroyantes », etc. Je cherche avec d'autres à partager, selon l'expression née au Concile, « les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps » : mes préoccupations ne sont pas seulement liées à l'organisation d'une paroisse qu'il faudrait « faire tourner »... Les années passant, une autre chose a changé dans ma vie : je parle moins. Non pas que je n'aie rien à dire. Mais je n'ai pas répondu à tout, et parfois le silence se veut Parole. Certains silences du Christ dans l'Évangile manifestent bien la distance qu'il tient à exprimer entre ses interlocuteurs et Lui (Matthieu 27,14).

Une nouvelle manière de me situer, un nouveau regard... le travail professionnel m'y a conduit. D'autres y parviennent par d'autres voies. Nous nous retrouvons plus facilement ensemble car nous sommes sur des « longueurs d'onde » semblables. Des laïques apprécient cette transformation. Ils disent de leurs prêtres, par exemple : « Il est plus homme de Dieu qu'homme de l'organisation-Eglise », « Avec lui on peut tout dire sans se sentir jugé », « Ton Dieu n'est pas le même que celui des curés »... Je pourrais citer bien d'autres réflexions. J'ajoute seulement celle-ci qui est un court passage d'une lettre reçue d'une jeune femme, révoltée par la « routine » du célébrant aux obsèques d'un membre de sa famille : « L'Eglise n'a vraiment plus rien à me dire. Il y avait longtemps que je n'étais pas entrée dans une église. Ce n'est pas fait pour me réconcilier avec elle ». Pour moi, cette remarque, ce cri, et bien d'autres semblables sont un appel pressant à demeurer en paroisse.

En paroisse, par choix

Le choix que j'ai fait d'être en paroisse s'est conforté peu à peu. Certains événements y sont pour quelque chose ; sans doute même pour beaucoup. Voici ce que je peux dire aujourd'hui.

Pour la plupart des gens, Eglise et paroisse c'est tout un. Un événement récent vient de me le rappeler, une fois de plus. J'avais rejoint au cimetière une poignée de gens amis d'un clochard qu'on enterrait. Cet homme était une vedette locale. Le convoi a été rapide : du dépositaire à la terre commune. Un article de presse sur cet homme avait signalé ma présence à son enterrement. Quelques jours plus tard, un homme m'a rejoint sur la place et s'est écrié devant tout le monde, en me serrant la main : « Bravo ! L'Eglise se met à porter attention aux pauvres ! » D'autres m'avaient déjà interpellé de la même façon, et ceci me montre le lien que font les gens entre le prêtre de paroisse et l'Eglise. Ils sont plus attentifs qu'on ne le pense au visage d'Eglise que l'on donne quand on a une responsabilité territoriale.

La paroisse est le lieu où se rencontre le peuple de Dieu dans sa diversité et sa complexité. « Eglise-Peuple de Dieu » ; cela évoque le peuple de la Bible en marche vers la Terre Promise, s'étirant dans l'immense désert. Ce peuple se compose de militants et de peu ou mal croyants ; de gens apparemment bien portants et d'autres, malades, ces pécheurs pour lesquels le Christ est venu. Les uns et les autres se retrouvent dans la structure « paroisse », et chacun marche à son rythme. Si d'aventure je rêvais d'une Eglise de purs, la réalité me rappelle sans cesse que je ne suis que serviteur pour aider chacun, tel qu'il est, à faire un pas vers Dieu. Je n'ai pas à agir « dans le sens du poil » des gens. Il me faut être à l'écoute de chacun et trouver un langage adapté à la portion du peuple qui se trouve là où je suis. L'Évangile est ma seule référence. A moi de tout faire pour qu'il soit « Bonne Nouvelle » pour les uns et pour les autres, dans la diversité.

La paroisse m'apparaît aussi comme une sorte de vivier. N'est-ce pas d'elle que sortent la plupart des militants et des prêtres ? D'où vient le plus grand nombre des prêtres de la Mission de France, sinon des paroisses où ils ont mûri la vie chrétienne et entendu l'appel à suivre le Christ dans le ministère presbytéral ? En ce moment où le militantisme n'est pas le fort de nos contemporains, et des jeunes en particulier, je remarque à quel point les chrétiens éprouvent le besoin de se rassembler, d'écouter la Parole de Dieu et de célébrer ensemble. Je crois qu'il est indispensable d'aider à ce que vivent de tels rassemblements. Ils sont essentiels à la vie du peuple de Dieu. C'est la toute première « structure paroissiale », les autres ne pouvant être que relatives et donc allégées.

Je dirai enfin que **la paroisse est un lieu de rencontre foi - incroyance.** Elle n'est pas le seul bien sûr ! Foi - incroyance se découvrent partout, à commencer dans nos propres vies. Bien des chrétiens que je connais rencontrent l'incroyance dans leur propre famille. Au catéchisme, de nombreux enfants affirment ne pas croire ou douter sérieusement de la Résurrection du Christ... Croire ne va pas de soi, nous le savons. Cela me semble apparaître très nettement dans l'exercice du ministère paroissial. Je ne peux pas échapper au questionnement sur la foi. Et je connais bien des chrétiens, repérés comme tels par leur appartenance paroissiale, qui sont confrontés aux mêmes questions et s'engageant sur les mêmes chemins du dialogue.

Ensemble nous cherchons à vivre le dialogue dans une attitude évangélique : ni condamnation de l'incroyance, ni sentiment de supériorité vis-à-vis d'elle ; ni cléricalisme, ni légalisme... qui ne sont pas l'apanage des seuls clercs ! Ensemble nous nous disons : « Moi aussi je me pose des questions et j'ai besoin des autres pour y voir clair. Moi aussi j'ai sans cesse à vérifier, grâce à d'autres, ma fidélité au Christ ».

Foi-incroyance, nous vivons dans ce dialogue dans la grande diversité de nos situations humaines et spirituelles de prêtres et de laïcs.

**

Pour terminer — mais ce n'est pas une conclusion — je voudrais dire à quel point, moi qui suis en paroisse, je ressens les soucis et les angoisses des gens qui m'entourent. Connaître les situations par la presse, la radio, les statistiques, etc. est une chose. Les rencontrer quotidiennement est déjà autre chose. Et pourtant...

Nous prêtres, nous n'avons pas d'inquiétude à nous faire pour le lendemain : nous aurons toujours de quoi vivre. Je ne peux m'empêcher de penser que nous sommes des privilégiés. « Trop vieux, trop vieux, me disait un homme en me montrant une liasse de papiers : ses démarches pour un emploi et les refus essayés. Trop vieux. Foutu à 45 ans. Et trop jeune pour toucher la retraite ».

Beaucoup se découragent. Ils ont le sentiment que leur vie devient subitement inutile... Pour nous, le service du Christ et des hommes donne toujours sens à notre vie. De multiples façons, ne sommes-nous pas des « riches » ?

Quant à la richesse de l'espérance qui est en nous, saurons-nous la faire jaillir en Lumière de Pâques dans tous les Vendredis-Saints de ce monde ?

« Cultures et foi », Lyon, été 1987, publie un numéro spécial : « Résistance et libération - Georges Casalis » « Mémoires d'avenir - Une Théologie à ne pas enterrer ».

Ce numéro reprend plusieurs contributions du pasteur Casalis qui a participé, depuis qu'il est tout jeune, à différents combats de libération, notamment à celui de la lutte pour la survie du Nicaragua, où il est décédé.

Les textes reproduits permettent de se poser, en chrétien, le problème de la libération des peuples dans une perspective chrétienne.

On peut se procurer ce numéro à « Cultures et foi », 5, rue Sainte Hélène, 69002 LYON.